

Walk in Promenade
the city en ville

2014

J'ATTENDS
LE NUMÉRO



Juillet • Août 2014
Laboratoire
de recherches
créatives



SOMMAIRE

ALAIN DIOT, [ÉDITO ET FOCUS] - 04

Maître de conférence en arts plastiques
e-mail : alaindiot2@orange.fr

•

LAURENT SAKO - 08

Graphiste
e-mail : laurentsako@free.fr - Site : dr-sako.tumblr.com

•

IVAN LEPRÊTRE - 12

D.A. et webdesigner
e-mail : lepretre.ivan@wanadoo.fr - Blog : zenavi.canalblog.com

•

OLIVIER ISSAURAT - 20

Enseignant
e-mail : oissaurat@ac-creteil.fr - Site : olivier.issaurat.free.fr

•

FABRICE GIBAND - 24

Auteur de BD, illustrateur, DA
e-mail : Fabrice.giband@gmail.com - Blog : Zombie-cats.com

•

FLORENCE HENNEQUIN - 28

Musicienne
e-mail : florencehennequin@me.com • Blog : florencehennequin.com

Juillet • Août 2014
Laboratoire
de recherches
créatives

#26

MOXX - 32 [PHOTO DE COUVERTURE] - [ARTISTE : GREGOS]

Créatif free lance

e-mail moxx.s@free.fr - moxxsp.wix.com/graphiste

•

CHRYSTEL EGAL - 50

Artiste, écrivain

e-mail : c.egal@free.fr - Site : c-egal.com

•

GERARD MARTY - 54

Artiste peintre - Illustrateur

e-mail : martygetc@free.fr - Site : gerardmarty.blogspot.com

•

KRISSMARS - 58

Créations et contenus multimédia

e-mail : krisstars@gmail.com - Site : krisstars.com

•

ARNAUD GAUMET - 64

Illustrateur BDiste

e-mail : gaumetarnaud@hotmail.com - Blog : pizzattack.blogspot.com

•

FRANCESCA ACQUAVIVA - 66

Artiste

e-mail : dibenedetto22@yahoo.fr - Site : meldibe.tumblr.com

•

MARIE EDERY - 72

Redactrice

e-mail : marieedery108@gmail.com

•

CORINNE COLMANT - 78

Écrivain - e-mail : corinnecolmant@hotmail.com

Site : corinnecolmant6.wix.com/corinne-colmant

•

FRED CHAPOTAT - 82

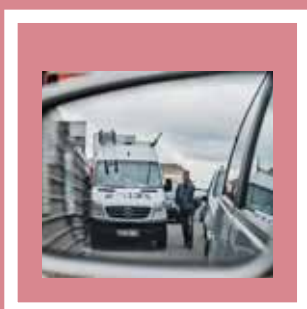
Photographe

e-mail : fredchapotat@orange.fr - Site : fredchapotat.com





#ÉDITO ALAIN DIOT



PROM'NONS NOUS, LA VILLE EST SI CIVILE !

Prom'nons nous dans les bois, pendant que le loup y'est pas, prom'nons nous dans les villes pendant que le loup débile se moque du loup des champs, prom'nons nous dans les bourgs pendant que le soleil nous entoure, prom'nons nous, nous les flâneurs impénitents qui divaguent contents en vagues alanguies sur les pavés souvent bizarres des boulevards sans avatars !

Ah ! Que les villes sont civiles quand leurs rues, elles, sont si belles, même quand leurs poux bêlent, quand leurs joujoux s'emmêlent dans leurs cailloux rebelles et qu'avec grand zèle, les hiboux cèlent dans les choux de Bruxelles les bijoux secrets de leurs yeux indiscrets pendant qu'errent les lourds badauds balourds sur des parcours de velours, urbains sans fin, jusqu'à plus soif, jusqu'à plus faim ! Qu'elles soient menues, qu'elles soient boulottes, les midinettes sans tête en goguette tricotent, rigolotes, des gambettes, éperdues au long des avenues, et les passants amusés, qui les regardent passer, musardent et bavardent, s'en viennent et s'en reviennent, virent et revirent encore en jacassant sans cesse, parfois hagards au teint blafard, le plus souvent peinarde, la mine réjouie et le mollet hardi, à midi ou à minuit, vers la gare ou vers la mairie.

Et puis aussi, parfois, de place en place, dans les squares délaissés, les quartiers décalés, les friches abandonnées, on vagabonde dans ce bazar bavard, ébouriffé, étourdi, le vague à l'âme et l'esprit assoupi et dans les coins obscurs de la ville oubliée, dans les passages pas sages et les impasses sans mirage, rôdent à pas velouté les chats gris de la nuit, les souris à crédit, qui guettent l'œil en alerte, les pigeons aveuglés qui vont, sans s'en douter, de-ci de-là et qui ne pensent pas, et qui ne pensent plus, comme s'ils avaient trop bu, et qui, irrésolus, déambulent crédules sans véritable but, au hasard des trottoirs, dans la lumière ou dans le noir, pour s'enivrer de l'air du temps et courir dans les bars

Juillet • Août 2014
Laboratoire
de recherches
créatives

barbares tentants qui happent les grappes bien trop vertes de tous ces sarpentes en herbe qui gerbent leur vie perdue au fond des toilettes rencognées en bas des escaliers.

Mais la ville est bien assez labile pour qu'on puisse y muser tranquille et rêvasser, heureux, avec les gens de bien, avec les gens de peu, sur les marchés généreux avant d'aller siroter un petit blanc limé dans les bistrotts naguère enfumés, juste avant que les réverbères pépères scintillent et brillent de somptuosité. Au gré des flâneries, loin des négoce atroces, les magasins câlins, miroirs de nos envies, de nos désirs l'écrin, nous offrent à loisir leurs vitrines mutines aux reflets si malins où l'on croise, déconcertés, nos images fugaces qui nous agacent ou nous sourient, en nous offrant à l'infini les promesses irréfléchies de l'aventure, qui sait, qui nous attend enhardis, nous les braves chalands, au coin de la rue des marchands de rêve et de lubricité, dans les bras adorés que la belle cité nous tend pour mieux nous cajoler.

Prom'nons nous, bras dessus, bras dessous, et tant pis pour le loup, surtout s'il est jaloux ! Prom'nons nous ici-bas, y'a d'la ville et y'a d'la joie, prom'nons nous pas à pas, le plaisir n'y manque pas, surtout quand le loup y'est pas ! Mais le loup, pas si vil, pas si fou, est bien souvent subtil, et si le loup y'était, il nous accompagnerait !

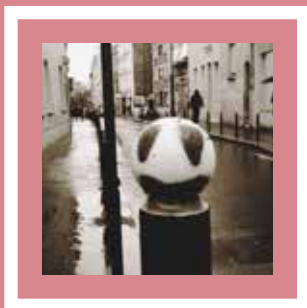
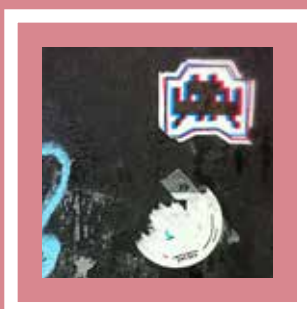
Alain DIOT, Juin 2014

PHOTOS : FRED CHAPOTAT





#FOCUS ALAIN DIOT



LA MARINE, HIER, ET LES FOUS DE BALLE AU PIED !

On l'avait vu venir, on l'a senti passé : pendant que le vieil agent marinait dans ses célèbres jus ronds, le sous-marin Marine a fait surface et nous a torpillé sans gêne les européennes même pas pérennes ! Dorénavant, Aillot, Aillot, elle rentre du boulot et file au pot, avant d'aller faire dodo, lasse, au mur !! Où y'a d'la haine, y'a pas d'la veine, mais y'a d'la peine !

Et puis c'est sûr qu'on n'allait pas y Coppé et que même si le rat fait rien, les filles ont mis leurs jupes et ont lu : « Gnons pour un mouvement populaire » de ce vieux cossard cosy qui nie que la mort à nos pieds a mis sa gaine haut pour éviter les épines des buissons, coûte qu'écoute, et passer le gué en chantant : « Est-ce trop si, dans les chiottes, ici, même si le rat chie d'abord, on brunit, car la datte y mûrit ? »

Même s'il demande à sa mère, qu'elle, camée ronde, se barre au zoo, c'est sûr aussi qu'Hollande a les glandes royales et les valseuses en ballade, tant que la taupe ira dans les vals hauts que les belles cases aiment occuper sous les branches usées, les folles, ces cases neuves qu'on retrouve dans le triangle des Bermudes, avec leurs eaux chaudes que les thermos couvent ici sous les carresses amènes dont le malfrat bi use quand son mari solde tout règne.

Et puis est-ce que l'on saura tout, tout, tout sur Al Sissi, le pire ami de la démocratie, celui qui mord si les frères muent sûrement ? De même, est-ce que Porochenko pète trop, surtout plus haut que son Uk, rennes en main ?

On s'en moque pas mal, parce qu'au creux des champs, quand le tas de bûches y pourrit, là où rit Berry et où git Roux, derrière la benne, c'est mat au fond du val buena !! Mais qu'a Baye ? Qu'il ait la cosse, il nie, digne, en prétendant avec sa gnaque coutumière: « qui m'a vu bas, alors que je passe dans la rue, fier ?

Juillet • Août 2014
Laboratoire
de recherches
créatives

Que m'as-tu ouï dire d'autre ? » En fait, il lit des mangas, là, devant les grises mannes de ses ancêtres assises aux côtés de leurs sacs hauts, portés par de lents dromadaires où l'or risque peu, ce que Ève raconte en chantant : « Va, rat, ne te perd pas au grenier, do, ré, mi ! »

Espérons le coup de pot que balance la chance aux âmes bien nées, et que les supporters, chauds comme la braise, ils rient haut, déjà nés, gros !!

Ça te la coupe, hein ?! Fait fi, facile, avant qu'il ne te foute bas, le but de trop !!

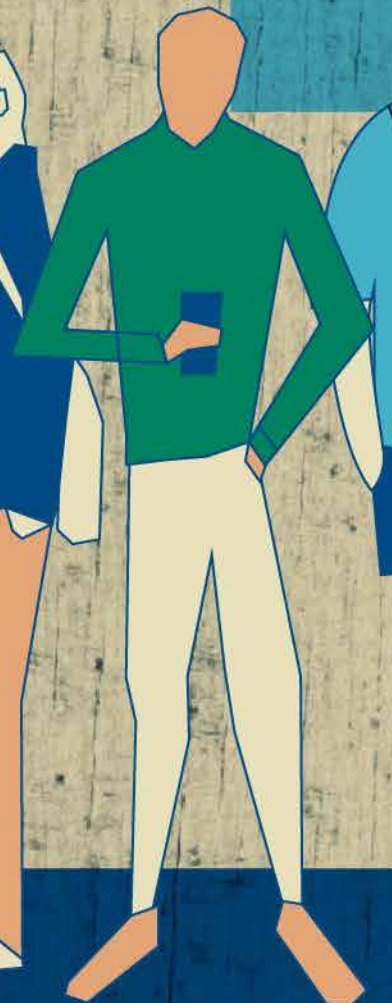
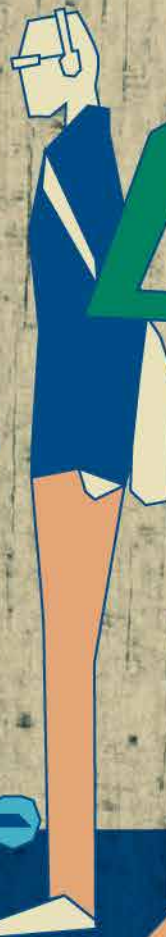
Alain DIOT, Juin 2014

PHOTOS : MOXX

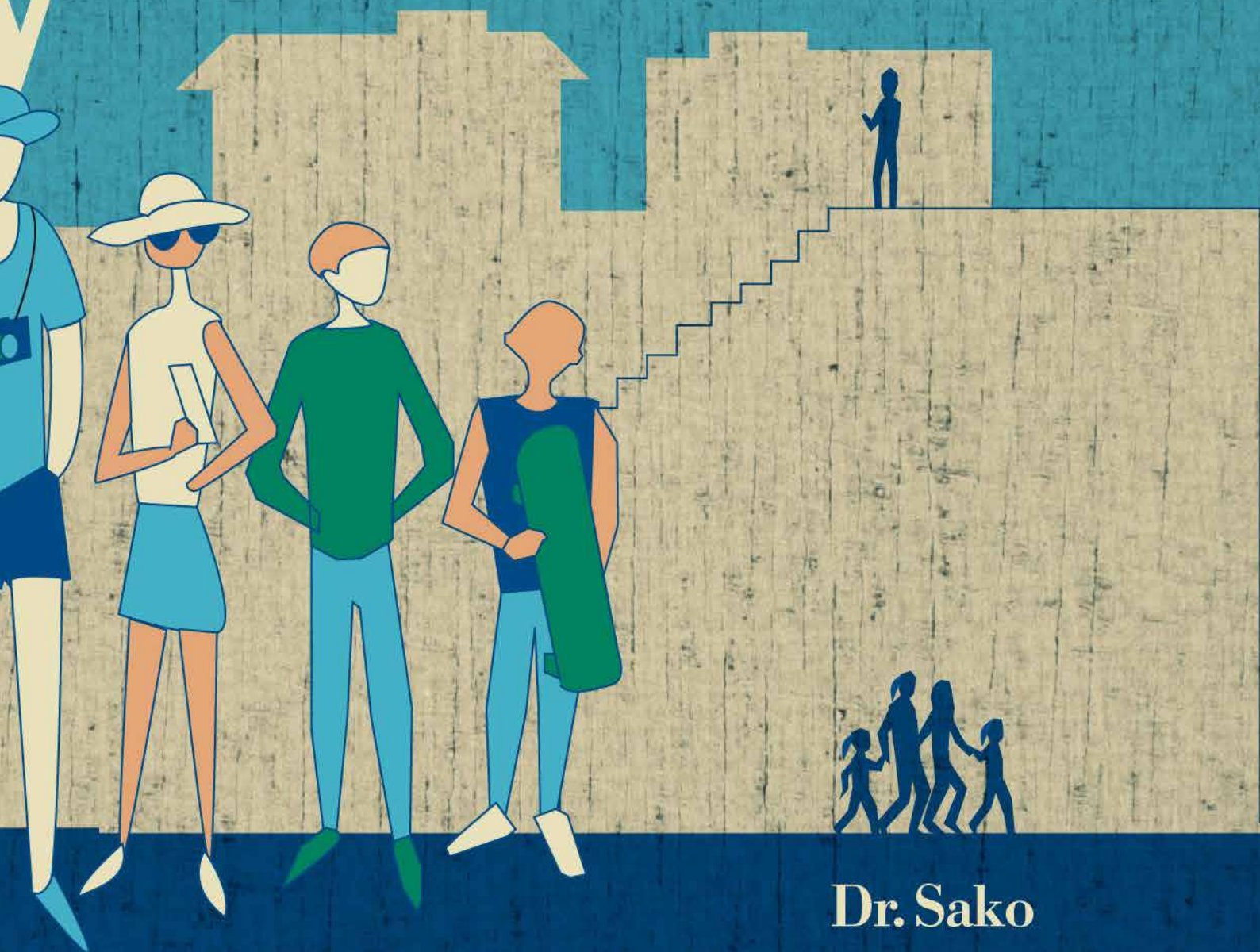


Promena

en

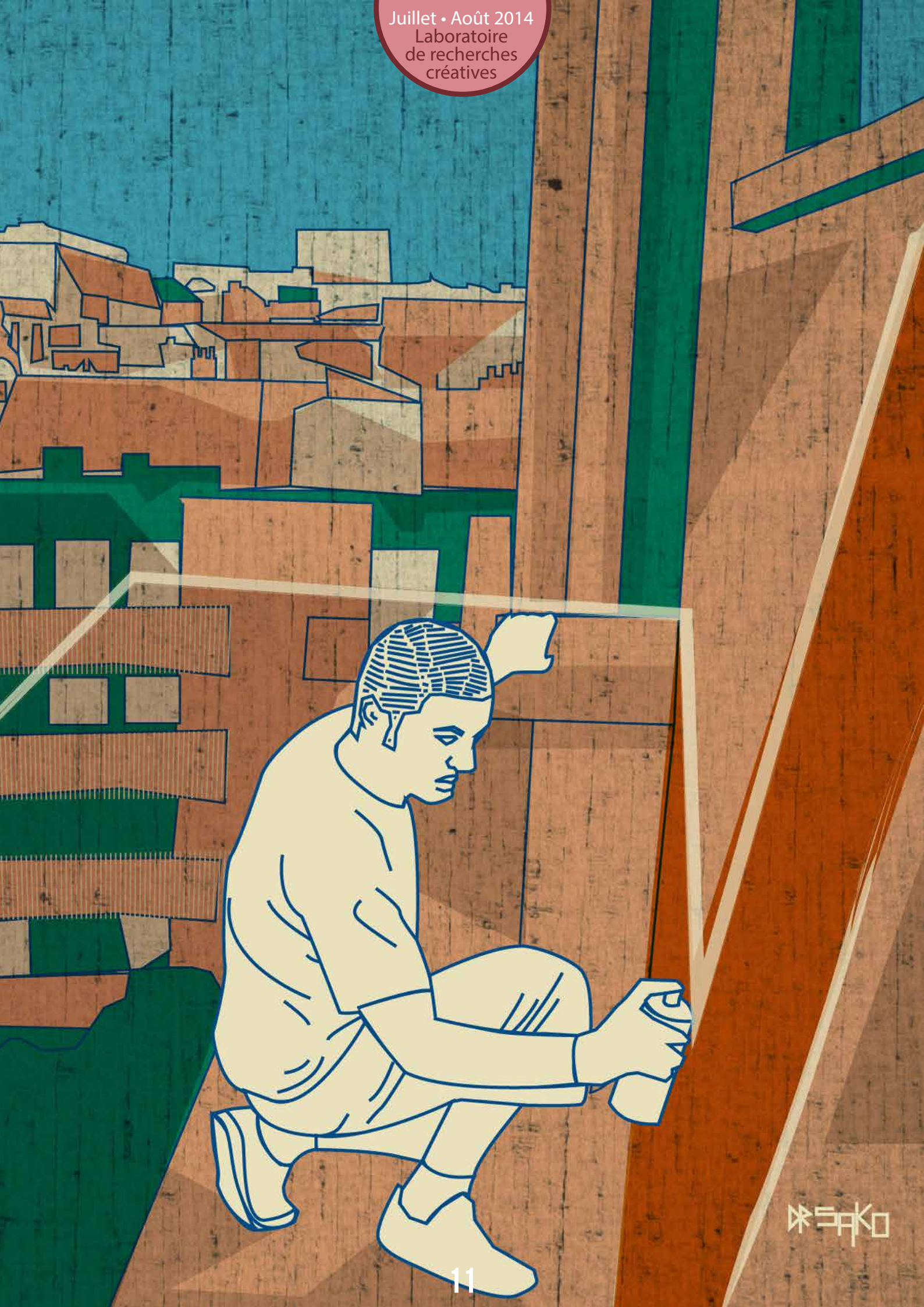


de Ville



Dr. Sako

LAURENT SAKO



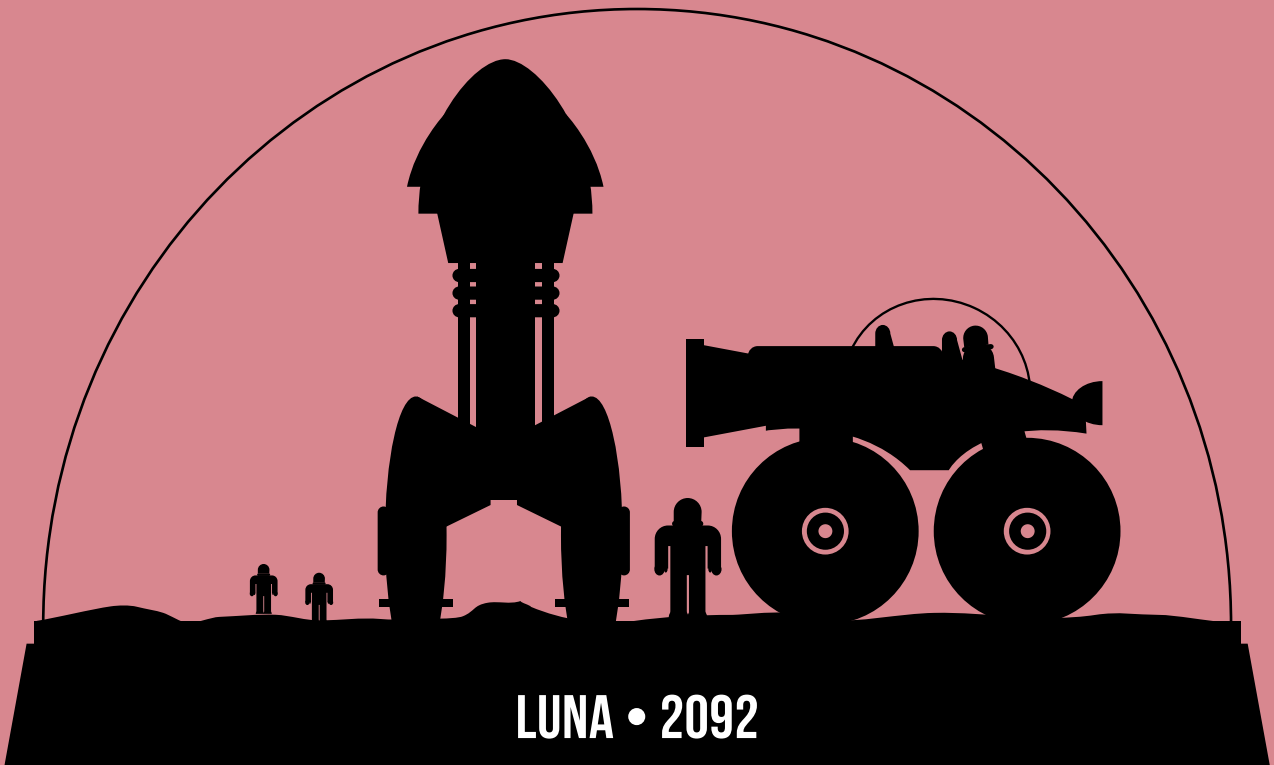




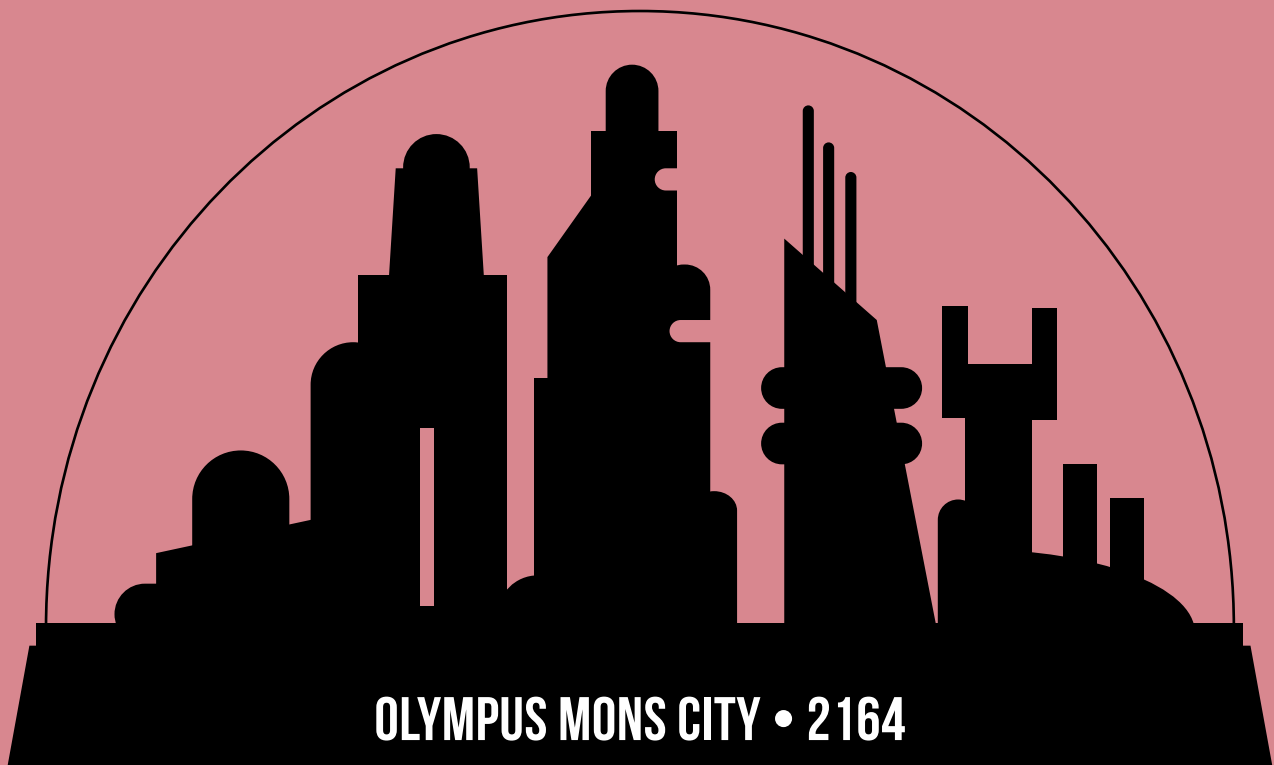
KYOTO







LUNA • 2092

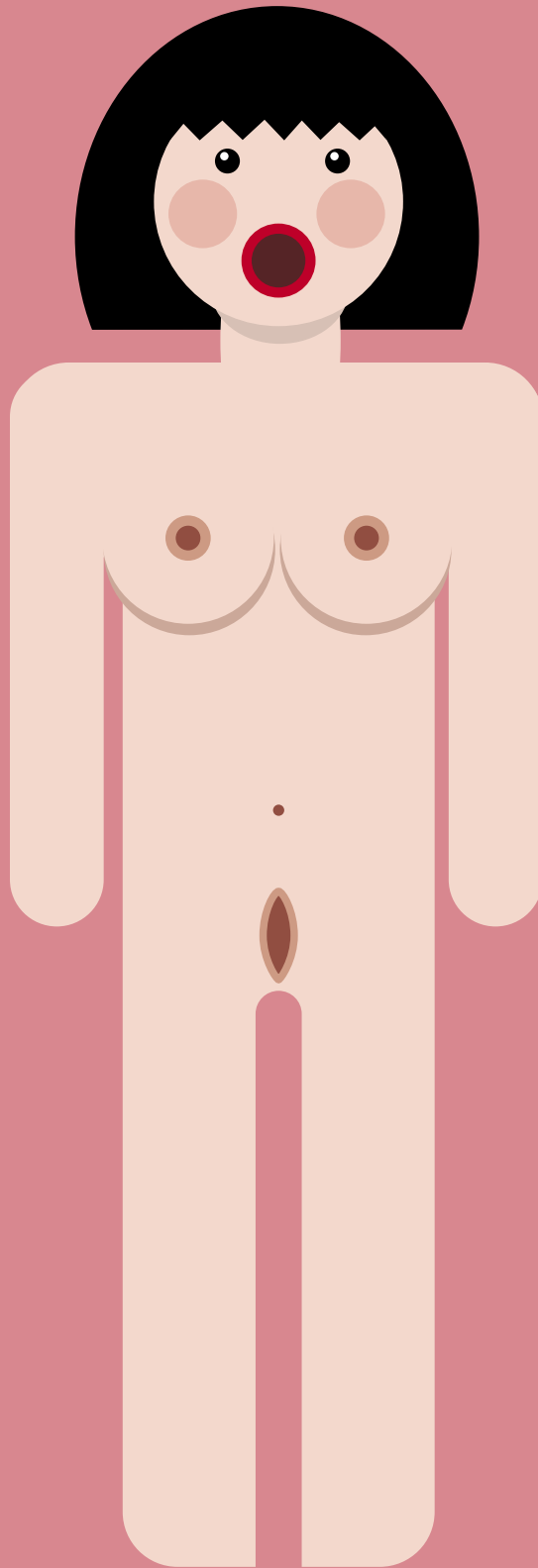




ASSASSINAT, BOULEVARD

RICHARD LENOIR

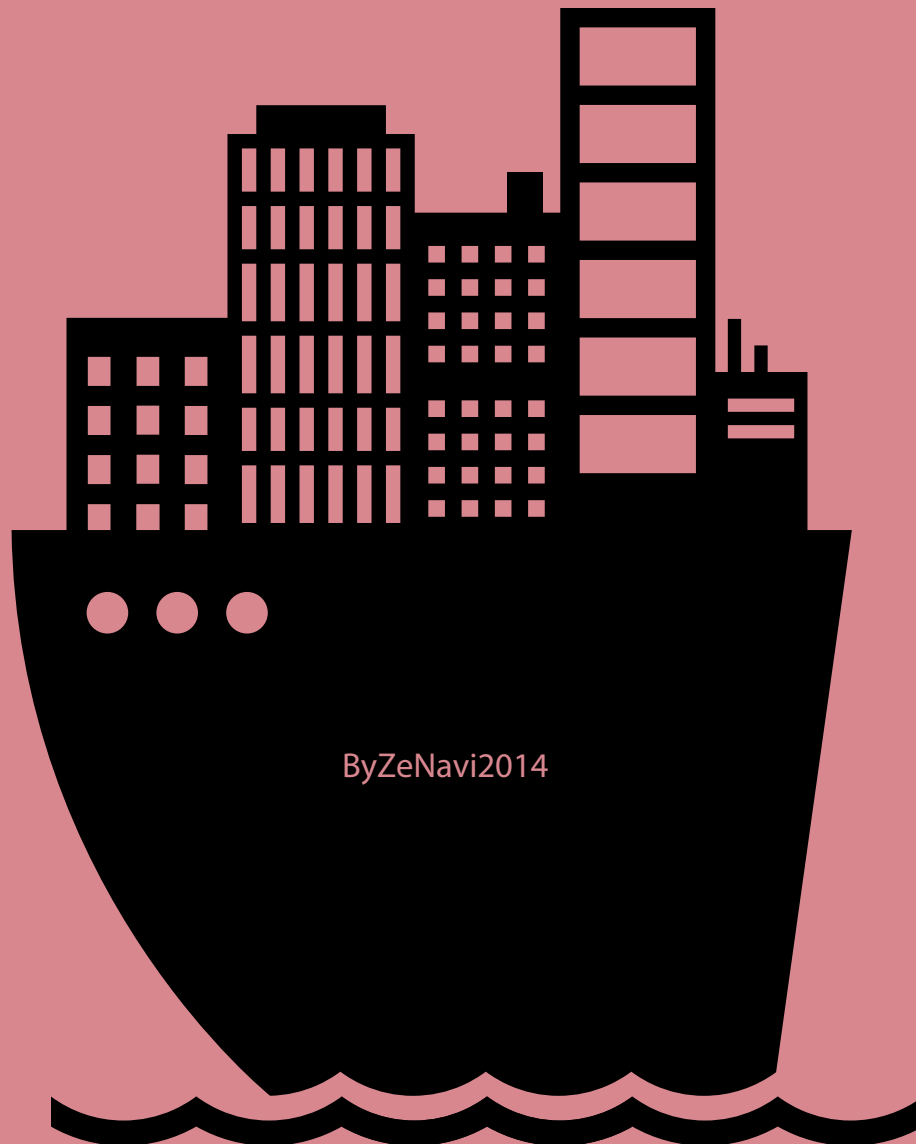
*Photo prise un matin glauque
de janvier, à l'angle du boulevard
Richard Lenoir et de l'avenue
de la République à Paris.*



AMÈRE
HUMANITÉ

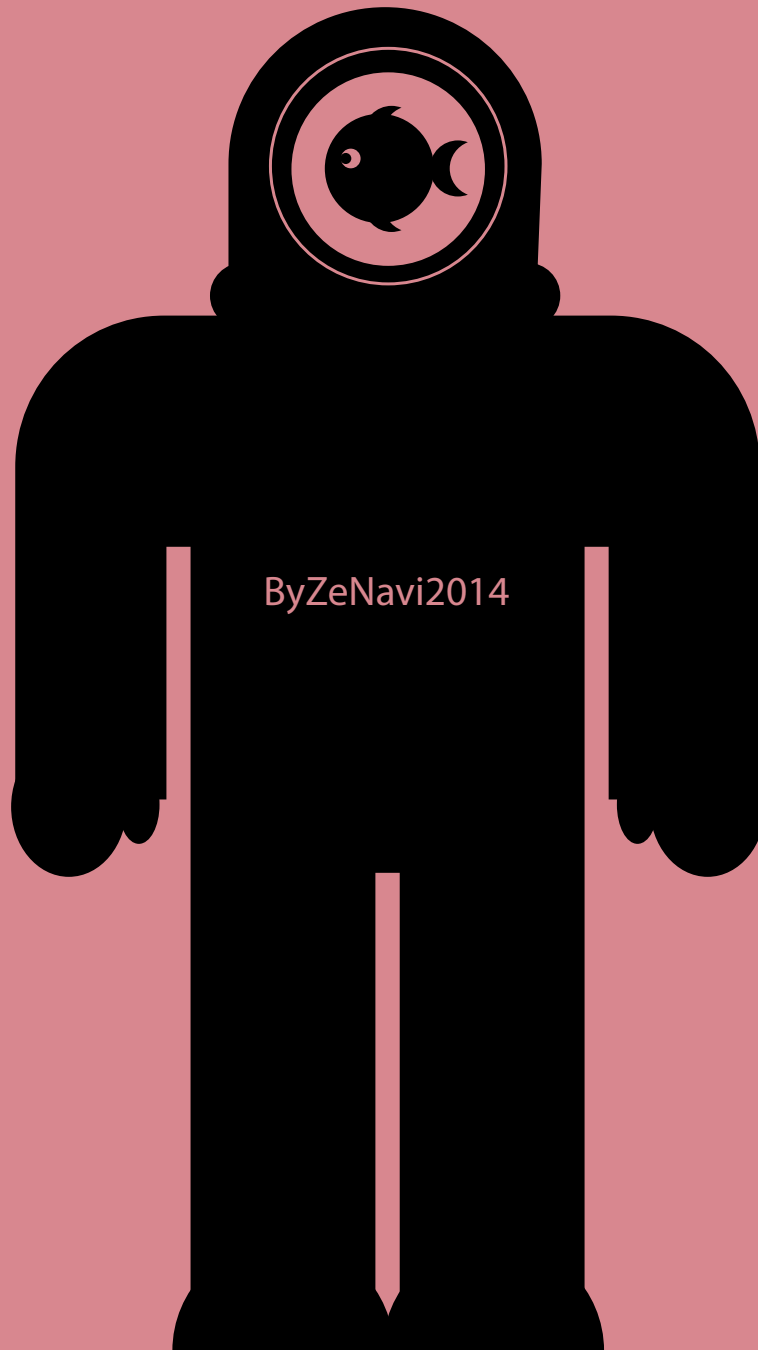
VOUS AVEZ DIT VIL... LE !

Une ville c'est un grand boulevard auréolé de lumière qui ne mène qu'à lui-même. La foule s'y presse. Les unités qui composent le monde ne sont que des relents de solitude. Ils se déversent comme une vomissure jetée sur un bout de toile. L'œuvre est là sous le regard, elle dit ce que nous n'avons jamais pu retrouver de nos errements. Une ville ressemble à un paquebot en déroute perdu dans les étoiles. Comme unique direction elle n'a que le remous qui blanchit la surface de l'océan et qu'elle abandonne à ses hôtes pour leur assurer qu'ils ne font pas du surplace. Une ville n'est qu'un amas de boutiques où l'on vend du dérisoire : une pâtisserie fourrée à l'indigence ; l'étal d'un boucher qui finirait de s'égorger lui-même en souvenir des bœufs ; un bordel débordant de foutre jusqu'en la moindre ruelle. Qui peut encore croire qu'en la ville s'y trouvent des habitants... Je vous le demande ? À part le croque-mort qui n'espère qu'en ses cercueils ! Je n'y vois que des hordes de réverbères qui s'échouent à la renverse des marées comme le varech lorsqu'il est dégueulé sur le sable par la mer après s'être prostituée avec la lune. La ville n'est qu'une villégiature champêtre dont on aurait croqué la forêt ; siphonné les marais ; desséché la campagne ; crevé les ruisseaux pour y noyer une armée de pigeons. Ce n'est qu'une estrade où l'on donne une pantalonnade pour y moquer la soldatesque vérolée. Elle est la seule liberté qui court le rues , armée d'une haine farouche envers tous les pavés plantés dans le sous-sol. La ville c'est le seul honneur du mois de mai quand il est sanglant ; que les yeux sont crevés pour ne plus voir la foule blafarde qui jure contre sa propre légitimité. Tout ça parce qu'elle craint de ne pas se reconnaître dans ces errants venus des quatre coins du monde. En des lieux où les villes ne sont que des naufrages, des ventres énormes à force d'indigestions, de pourriture et de pets puants. De ces immondices de corps entassés pour ne pas aller en enfer. Peut-être que finalement le seul bienfait, ce sont les égouts, on y trouve suffisamment d'eau crasseuse pour y créer un reflet. La ville ce n'est qu'une palissade derrière laquelle on espère trouver la plage, une grève que l'eau rafraîchit, un château de sable. Un début de quelque part pour aller on ne sait où, mais au moins un début, un espoir, un petit bout de chemin...
... qui ne mène qu'à une autre ville, une autre palissade et un étang pour s'y noyer.



DANS MA VILLE IL Y A...

Dans ma ville, il y a une armée de poissons rouges. Ils vivent dans un bocal que tire une loco. Depuis peu il y a aussi un cosmonaute. Il a perdu sa fusée et il s'est établi en bas de chez moi. Un drugstore il vient d'ouvrir. Dans ma ville on trouve aussi des imbéciles, mais autant ne pas en parler ils pourraient croire qu'ils ont de l'importance. Ils se mettraient à enfler. Pas de blague on a assez de grenouilles comme ça. On trouve aussi une catégorie de gens plus intéressants : ce sont des idiots et des furieux parfois rigolos quand ils se prennent pour des poissons rouges qui vont prendre le train. Ils prennent la direction de la gare, mais ils s'arrêtent toujours en cours de route à cause des ronds-points. Ça sert à ça les sens giratoires, c'est pour arrêter la déraison sinon on aurait trop de poissons rouges. Au centre-ville c'est là qu'on trouve la maison du maire. Juste à côté de l'asile de fous. À moins que ce ne soit le contraire. Et tout au bord il y a un fleuve qui coule un coup à droite et un coup à gauche. C'est pour cette raison que les poissons partent en voyage. Bon maintenant que vous connaissez ma ville je vous y attends. Il y a un bar à côté du drugstore. Il est tenu aussi par le cosmonaute. C'est une chance qu'il ait paumé sa fusée sinon on aurait le gosier tout sec. Un Pernod c'est tout ce qu'il y a à boire. Je vous en commande un. Tardez pas trop sinon je vais être rond comme bille.

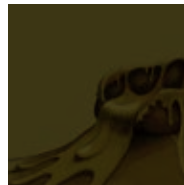


Enrico Médon
gonfle d'orgueil.

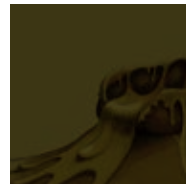
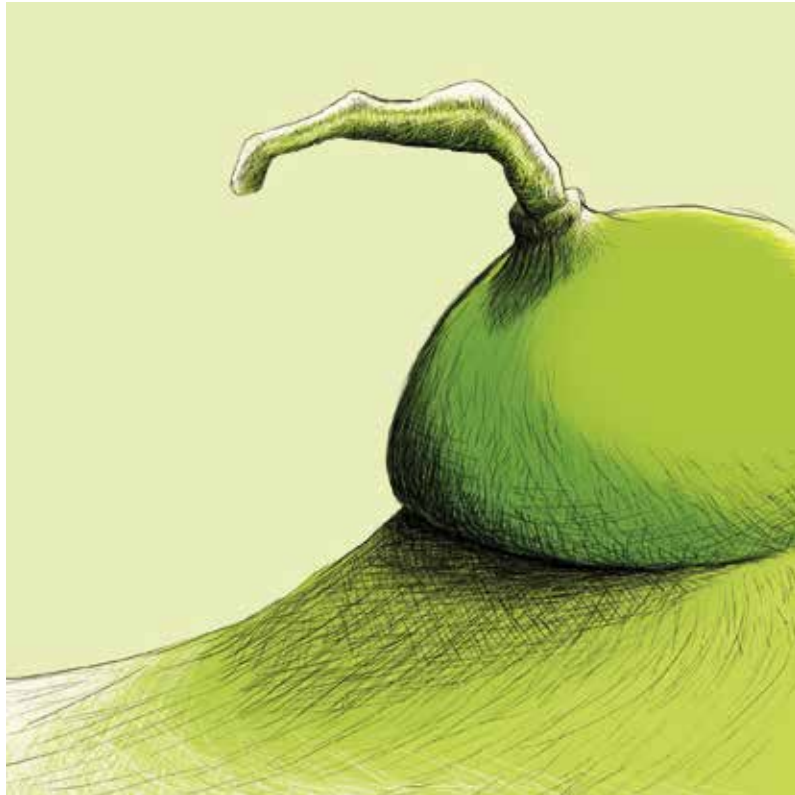
*Comme j'étais heureux à force
de mûrir d'égaliser les puissants !*



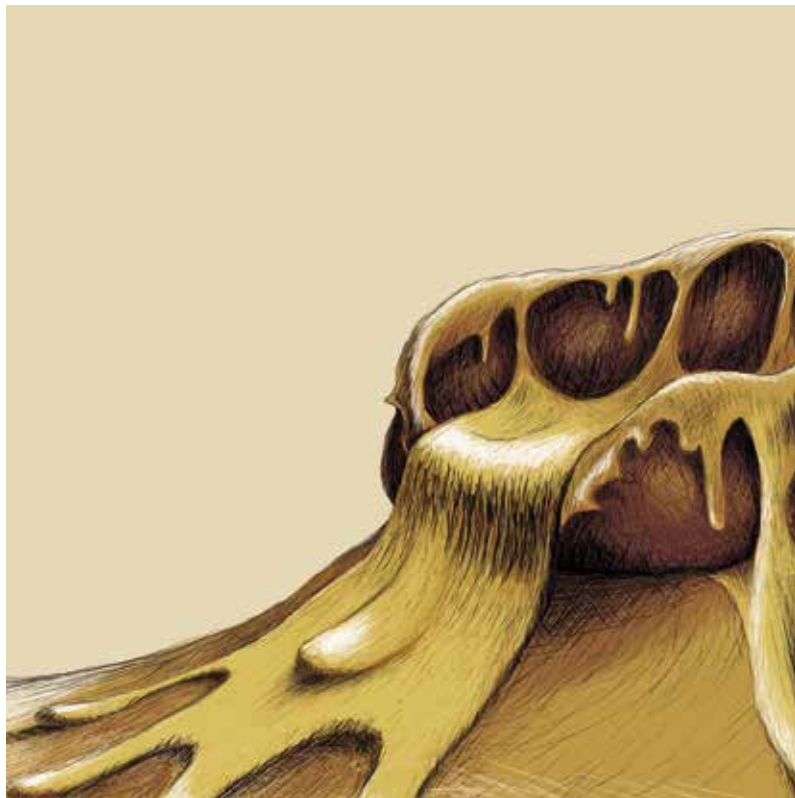
*C'est gorgé de fierté et farci
d'insouciance que j'osais m'exhiber...*



*Mais à vivre d'excès le risque
de franchir la limite est concret ;*



*j'étais si bien enflé, je finis
par crever, m'étaler lentement.*





**VILLE
DE MA VIE**



Dans cette jungle de bruit, fatras suffocant et agité, je déambule nez au vent, toujours émerveillée par sa beauté.

Elle me renverse.

Me saute aux yeux chaque fois que j'y reviens.

Si on me lâchait les yeux fermés dans n'importe quel coin de Paname, je saurais dans quel quartier je me trouve, au premier coup d'œil. Je me demande ce qui fait, dans une cité si vaste, l'ambiance unique de chaque arrondissement. C'est pour moi évident et confus à la fois.

Coups de Klaxon, coups de gueule, même les Parisiens je les aime.

Hargneux porcs-épics, pourtant si prompts à se détendre et devenir charmants dès qu'on leur offre un sourire. La pression parfois s'évanouit au détour d'un bon mot, d'un problème ou d'une situation cocasse. Alors les gens se rassemblent, font bloc, et parfois se marrent.

J'ai fini par aimer qu'ils ne soient pas avenants, qu'ils se méritent. La chaleur n'est jamais loin, prête à faire surface. À chacun, elle manque tant !

Au moins n'a-t-elle rien de factice.

J'aime passionnément contempler l'humanité dans le métro. Gens de toutes les couleurs, tous âges, tous styles. Essaïms de jeunes filles inconscientes de leur beauté, riant fort en se regardant furtivement dans le reflet des portes, petits durs qui veulent en imposer et m'attendent, maussades tous gris qui ne supportent plus les autres, et ce vieux black incroyablement buriné, me décochant un sourire à faire tomber le soleil dans mon cœur...

Les vêtements qui changent au fur et à mesure que la ligne passe de Barbès à Monceau, de Montreuil à La Muette. Les étrangers que l'on reconnaît au premier coup d'œil, par leur regard, si différent. Ceux qui font la manche, ont la tchatche et récoltent, les moins doués qui repartent à vide. Même dans la misère, cruelle inégalité.

Ces voisins subitement bavards, heureux de trouver quelqu'un pour enfin les écouter.

À chaque visage entrevu, je me raconte une histoire, j'imagine une vie. Qu'y a-t-il derrière ces yeux, quels drame, bonheur, angoisse ou félicité ?

Je nous regarde, nous, l'humanité, si belle, si diverse et tellement semblable.

Nous vivons certes dans de petits espaces, mais pas besoin de jardin : ma ville nous en offre tant, si variés, magnifiques. Au bord de l'eau, à l'ombre de rassurants arbres, au pied des bateaux, d'une œuvre d'art, dans un coin secret et retiré : du thé, un bouquin, je suis chez moi partout.

Chacun voudrait Paris pour lui seul. Être le seul témoin de ses merveilles, en profiter jalousement. Ne plus voir les autres, odieuse concurrence dans les files d'attente, pour s'asseoir, trouver une place en voiture et au resto, pour l'espace, pour rouler !

Difficile exercice qu'attendre en étant si impatient...

Quand "les autres" me pèsent, j'imagine être seule survivante ici. Plus personne. Comme je serais heureuse alors, de trouver âme qui vive, et me ruerai, affamée, sur sa compagnie ! Homme, femme, gamin, vieillard, sublime ou laid, dandy, clodo, tout serait pain béni.

L'autre, ce trésor, quand on sait l'accueillir, se reconnaître en lui.

Oui, "ils" sont là, eux aussi, tout comme moi, et qu'y pouvons-nous ?

Et puis sans eux, plus de foisonnement furieux, donc plus de quiétude aoûtienne, merveilleux visage exclusif et privilégié de la belle !

Sillonner les traits de son visage à l'aube ou dans la nuit. Dans la solitude, le silence. Réaliser qu'il n'est finalement pas si vaste. Contempler sa beauté sans fard, mais pas éteinte, en toute intimité.

Siffloter "Paris s'éveille", entendre les oiseaux concurrencer la flûte. S'étonner de voir tous ces gens déjà debout.

Aller dans les cafés, déguster la verve ou l'agacement des garçons noirs et blancs et pressés, un café infâme ou divin, un croissant tout odorant, les paroles de comptoir.

Se perdre dans la gouaille luxuriante des marchés, s'y gaver de fumets, de formes et de couleurs. Si différents dans la nuit de l'hiver, à la lanterne des étalages ou au printemps, en plein soleil, à l'apogée de sa représentation.

Voir la lumière passer outre les toits, les arbres immenses s'habiller pour l'été.

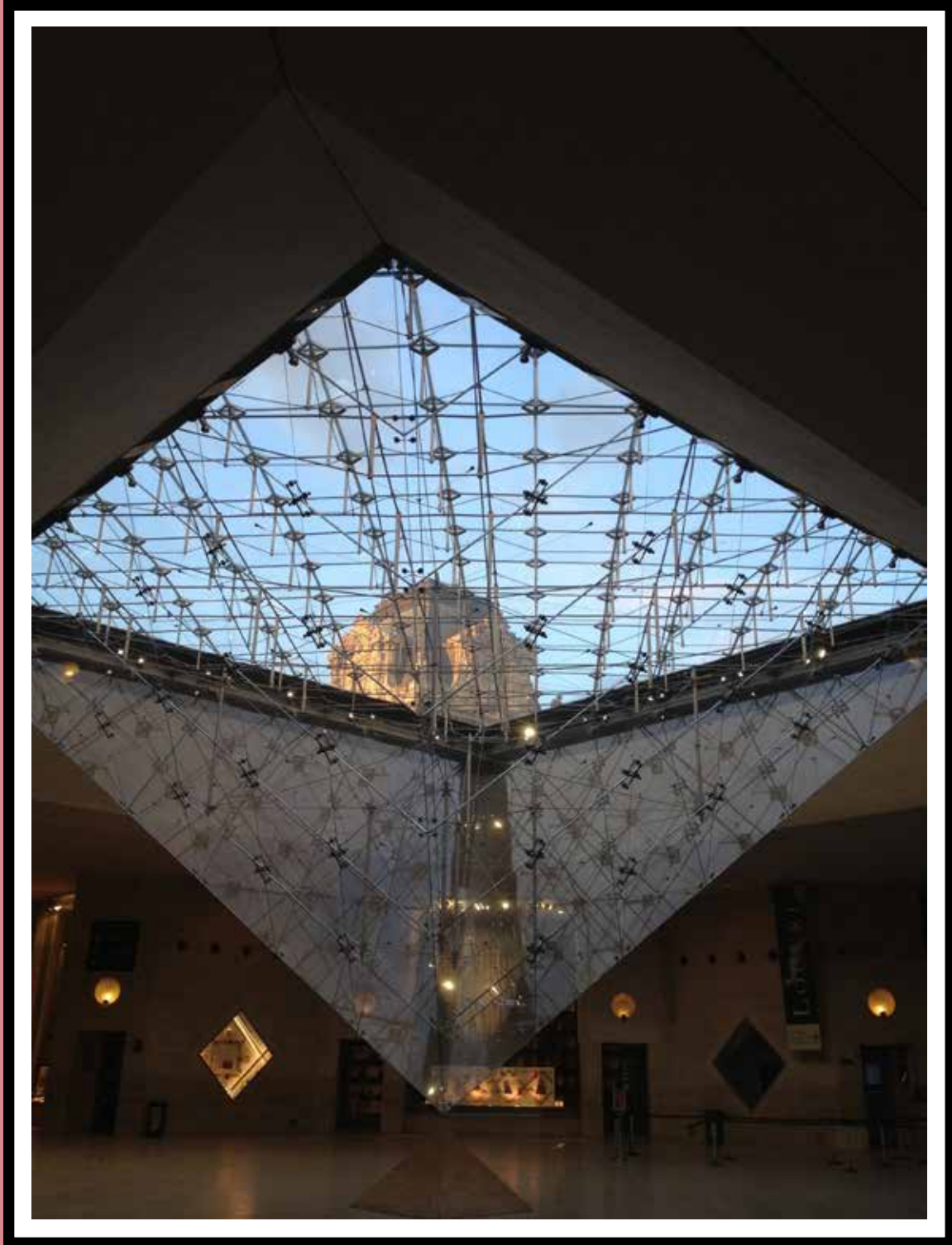
Se perdre dans le manteau douillet de son anonymat.

Je me roule dans cet infini tourbillon de culture, si dense qu'on en deviendrait fou, boulimique. Sans arrêt tiraillé entre choix et paresse.

Émerveillée de tout ce qu'elle prend, de tout ce qu'elle donne.

Ma ville.







Au jourd'hui avec Fliix nous sommes allés Rue Dénoyez,

c'est en bas de la rue de Belleville,

le street art y est m'a-t-on dit foisonnant.

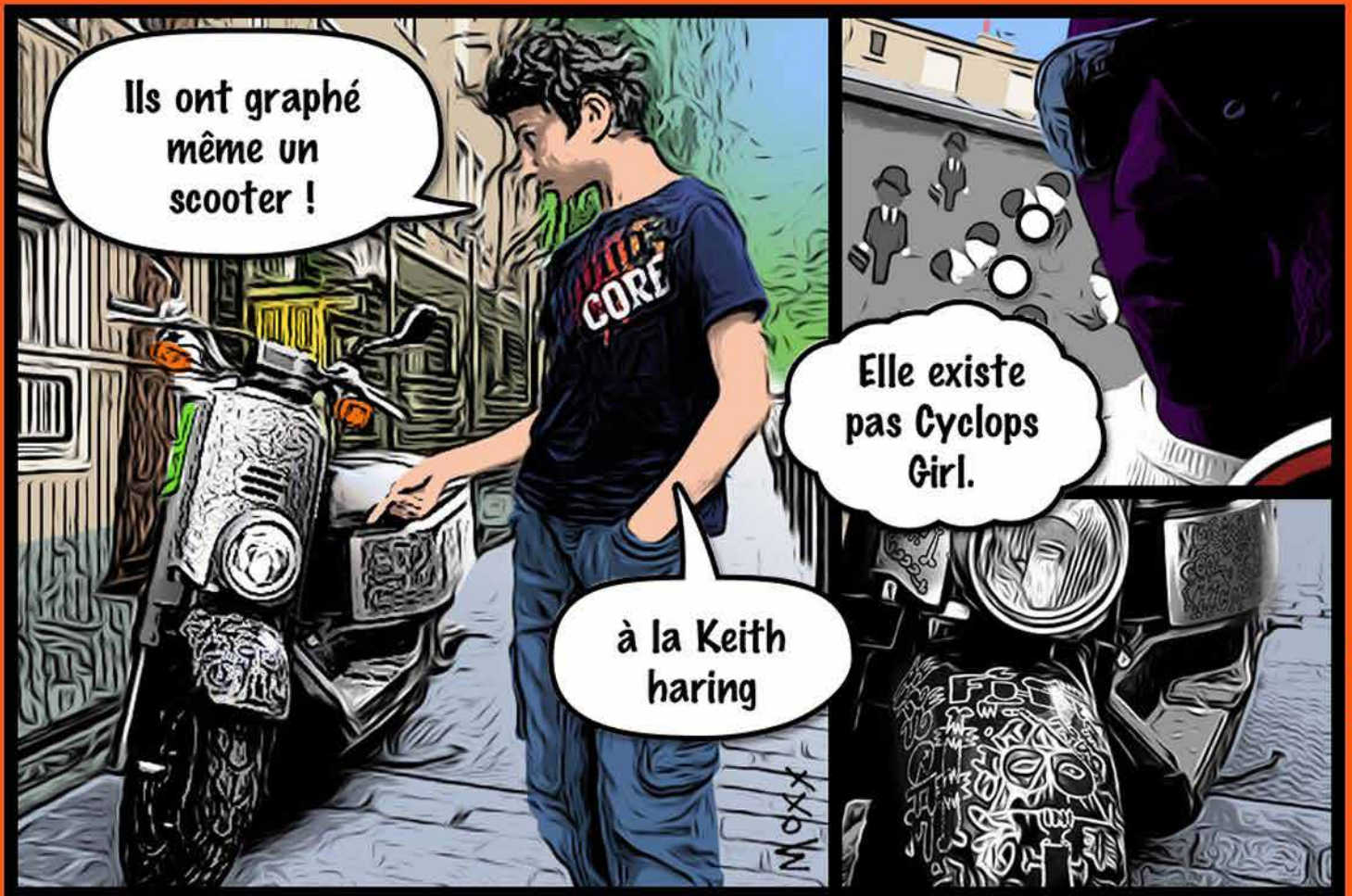
Truc de fou, nouvelle boisson énergisante, voyons voir si ça fait quelque chose.





Paris XX^{ème}









Paris



GO ABOVE

GO ABOVE

REKKA

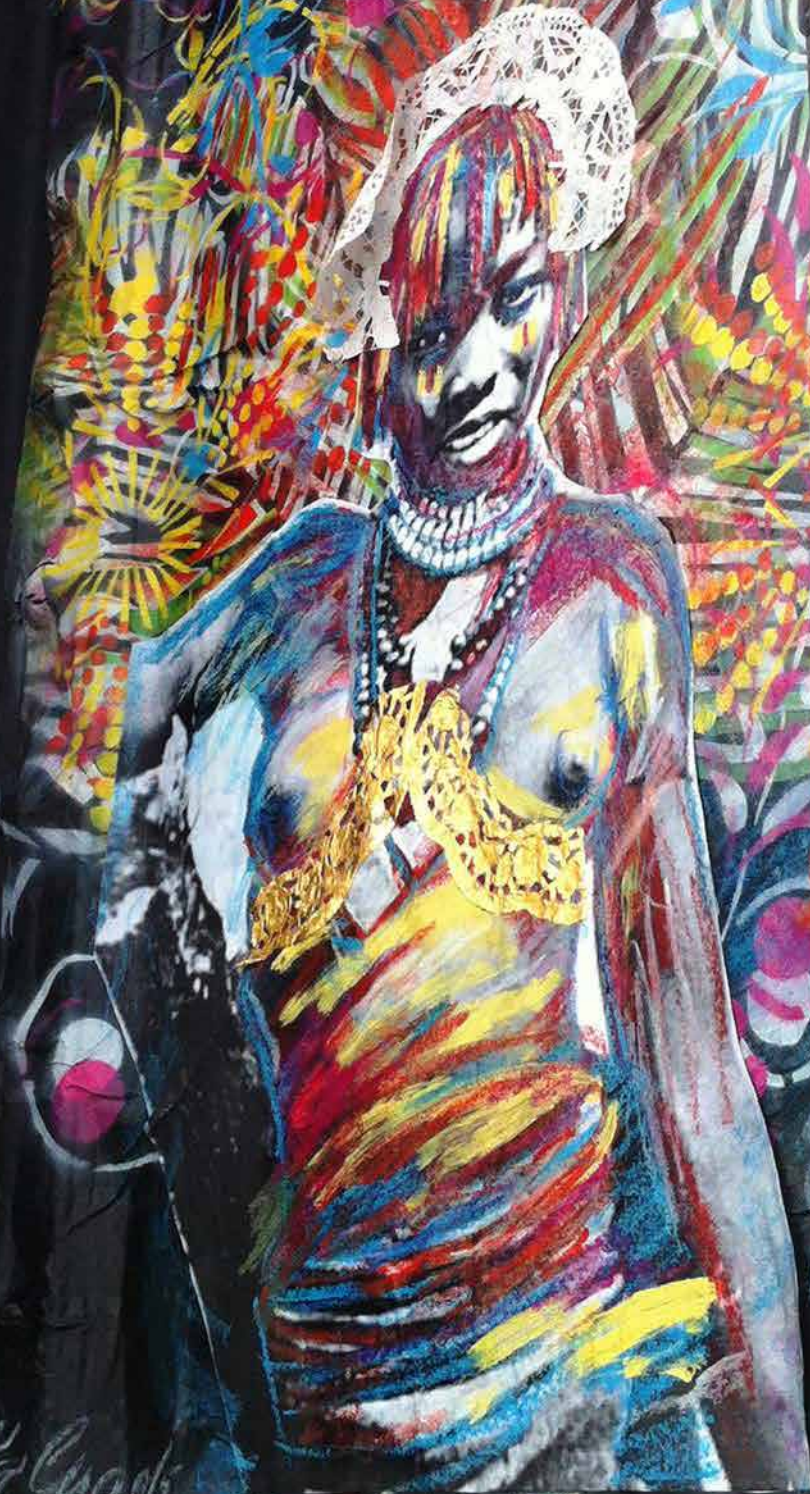
LES FOLIES

Rue de Belleville

LES YEUX DLA TETE

Rue Lemon

Canal de l'Orca

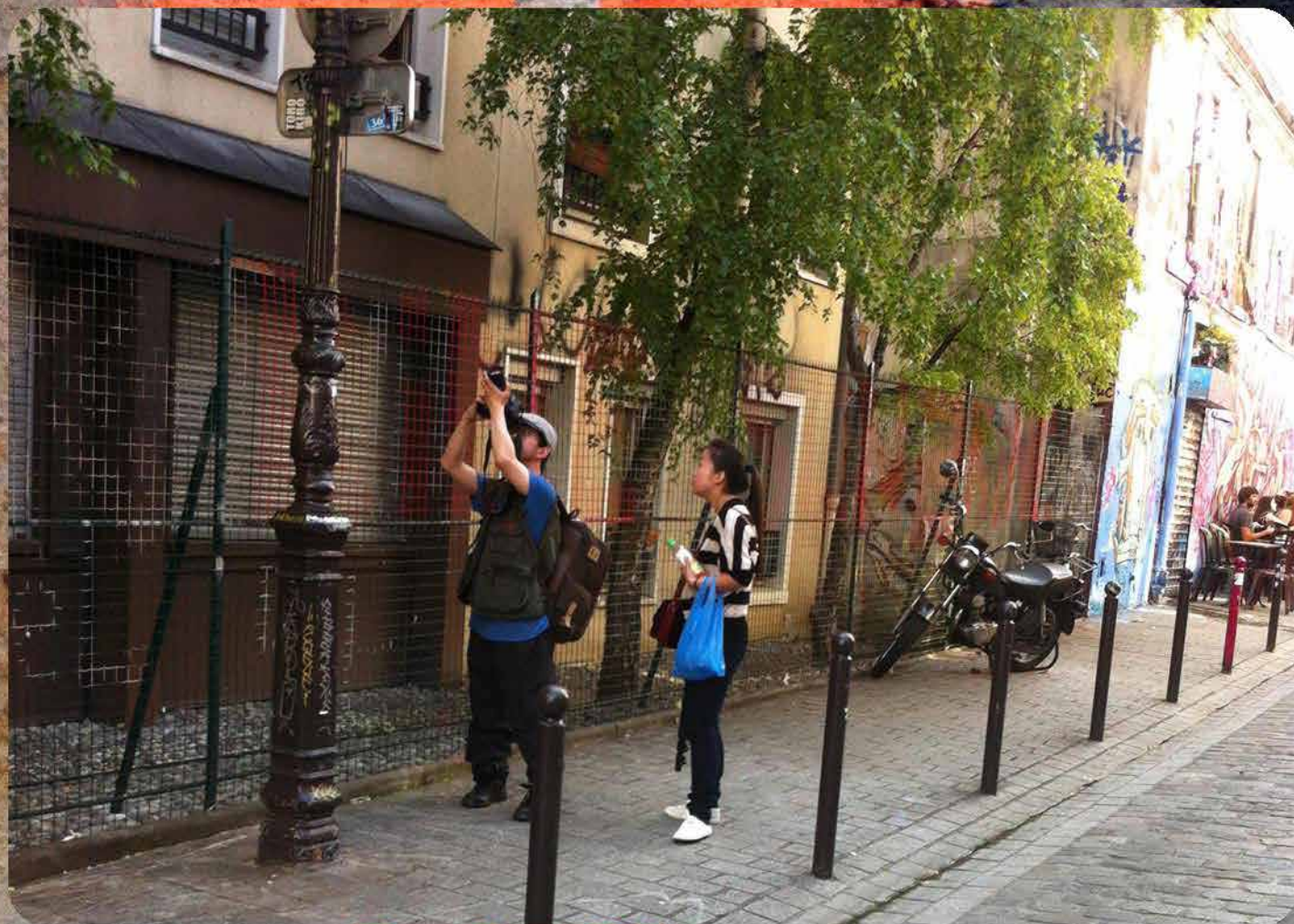


J. P. Cuadri

Rue Charlot







MOXX

Rue D'royez

O.M.G
YOU ARE
FREAKING
ME OUT



MOXX



Rue Carlaincourt

Rue Gobet

MOXX



SOMBRE & MISS LOUVE

MOXX

Un Cavalier qui surgit hors de la nuit

...



« Quand je vois trois oranges,
je jongle, quand je vois
deux tours, j'ai envie de passer
de l'une à l'autre. »
Philippe Petit

quand je vois trois oranges
je jongle quand je vois
deux tours j'ai envie de passer
de l'une à l'autre

Ma CRIMINAUTE
REBELLE
BITE
Niveau
Quintuple
En un seul
AN BRES
ce n'est pas
une simple
affaire de
passer
de l'un à l'autre
c'est une
question
de vie et
de mort
et de
passion

Le funambule n'est pas un homme
qui se balance sur une corde
de fer
c'est un homme
qui se balance
sur une corde
de vie

Am tent résistent le d'ed ve faut
vive au limiter de l'd ve

SUR LE FIL...

New York, le 7 août 1974, Philippe Petit réalise sa traversée la plus célèbre entre le sommet des deux tours du World Trade Center. Avec ses cent dix étages et ses quatre cents dix-sept mètres de haut, c'est alors le plus grand bâtiment du monde.

Six années à préparer, ce qu'on surnommait, le casse artistique du XXe siècle. Comme pour préparer une attaque de banque, Philippe Petit réalise d'innombrables repérages seul ou en équipe. Il met tout en œuvre pour entrer clandestinement dans les bâtiments, par exemple en se munissant de fausses cartes d'identité. Il prend des photos et construit des maquettes. Il enchaîne les allers-retours Paris-New-York et choisit un coin retiré de la campagne française pour réaliser des essais « grandeur nature » dans une sorte de camp d'entraînement presque militaire.

Philippe Petit

J'avais vu la roue géante se mettre en branle. Je savais que mon sort était décidé. Mon temps était écoulé...

Son ami & associé

À ce moment-là j'étais très inquiet, je crois que c'était la première fois que j'avais réellement peur. Je me suis dit qu'il était aussi épuisé que moi. Enfin il n'était pas aussi épuisé que moi, mais, compte tenu de ce qu'il avait à faire, ce n'était vraiment pas une bonne chose. Ce fil était le pire parmi tous ceux qu'on avait installés... J'avais très peur.

Philippe Petit

Il a fallu que je prenne la décision de transférer mon poids du pied qui était planté sur l'édifice à celui qui était planté sur le fil. Je n'en étais pas sûr, mais je courrais possiblement à ma mort en posant le pied sur ce fil. En même temps, il y avait une chose à laquelle je ne pouvais pas résister, je n'ai pas essayé de le faire, c'était l'appel du fil...

Son ami & associé

J'ai vu son visage changer il était très tendu puis, j'ai lu une sorte de soulagement dans son expression, à ce moment-là je me suis dit qu'il se sentait en sécurité et que tout allait bien et c'était ... (sanglots)...

Annie, sa petite amie

J'ai vu Philippe, (inspiration), j'ai vu Philippe là-haut et c'était extraordinaire, c'était tellement, tellement beau, c'était comme s'il marchait sur un nuage et il y'a eu des moments extraordinaires, il s'est couché et ça c'était l'extase de voir cette image de Philippe couché là-haut et puis, l'autre moment très très fort (très émue) c'est quand il... (Elle reprend son souffle) c'était tellement beau et quand il s'est agenouillé, il y a eu un moment où il s'est agenouillé et il a salué... Et donc je criais : « Regarder ! Regarder ! » et les gens ont commencé à se rassembler mais personne ne voyait et ils me disaient : « Qu'est ce que vous voyez ??? » et je leur disais « Mais un funambule, regardez un funambule ! Et regardez il marche il marche... ».

Philippe Petit :

Pendant l'une de mes traversées, je me suis assis sur le fil puis j'ai fait quelque chose qui a stupéfié les gens... J'ai regardé tout en bas pour avoir une vue que je n'aurais plus jamais de toute ma vie. Je peux vous dire et c'est peut-être faux mais j'ai entendu et vu la foule en bas, je les entendais murmurer.

SUR LE FIL...

Le funambule est cette figure symbolique, ce passeur entre deux mondes qui crée des liens entre les peuples.

La police

L'agent Myers et moi, on a repéré le danseur sur la corde raide, en effet, il ne faisait pas que marcher sur la corde. Il était alors à peu près à mi-chemin entre les deux tours en nous voyant, il s'est mis à sourire puis à rire.

Philippe Petit

Il ne savait pas comment réagir devant un funambule couché sur le fil qui parlait avec les mouettes. Ils étaient très fâchés.

La police

Lorsqu'il est arrivé près de l'édifice, on lui a demandé de descendre du fil, mais à la place, il a fait demi-tour et il a couru jusqu'au milieu du fil. On était tous fasciné de le voir courir. Quand on a conclu qu'il n'obéirait pas parce qu'il avait trop de plaisir, on s'est adressé à son complice. On lui a dit que si le funambule ne descendait pas, un hélicoptère viendrait le cueillir sur le fil. Son collègue lui a parlé en français puisqu'il est d'origine française...

Philippe Petit

« Philippe ! », il a crié mon nom et il m'a dit que la police viendrait me déloger de là et que je devrais arrêter. Cette idée m'a mis dans une rage folle, mais c'est aussi ce qui m'a sauvé la vie... je n'avais plus de raison de rester sur le fil. Je sentais aussi l'humidité dans l'air et le vent qui se levait. Par la suite, mes amis m'ont dit que j'ai passé 45 minutes là-haut, j'ai fait 8 traversées. Les agents m'ont saisi et m'ont jeté au sol puis, ils m'ont menotté les mains dans le dos. Ils m'ont fait débouler l'escalier ce qui a été le pire danger de toute l'aventure. J'ai failli me casser le cou dans cet escalier qui menait au monte-charge.

Commentaire

Selon la police de Port Authority, ils ont mis trois jours à installer tout ça, il doit y avoir mille dollars de câble, c'est magnifique de voir comment ils ont fait l'installation comme telle.

Philippe Petit

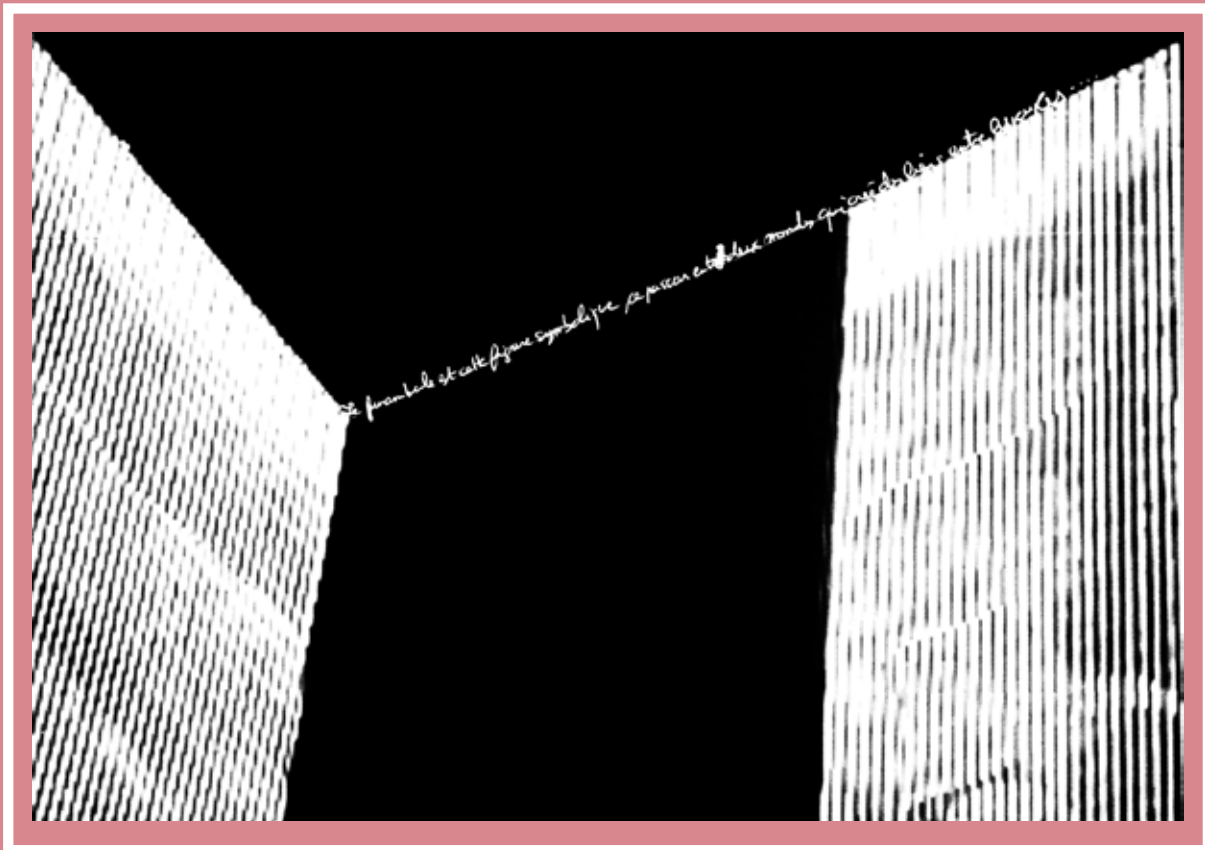
Tout le monde voulait savoir pourquoi j'avais fait ça. Cette question pressante était très américaine. J'avais accompli un exploit majestueux et mystérieux et on voulait une réponse pratique. La beauté de la chose, c'est que je ne savais pas pourquoi. « Pourquoi avez-vous fait ça ? » On me l'a demandé mille fois. Il n'y a pas de raison. Ensuite, ils m'ont emmené voir un psychiatre pour passer un examen psychiatrique... À plusieurs reprises j'ai demandé de l'eau parce que j'étais déshydraté. Le psychiatre a demandé quand j'avais bu la dernière fois. J'ai répondu au psychiatre « j'ai dansé au sommet du monde, j'ai fait la une dans le monde entier, j'ai trois cents journalistes qui veulent m'interviewer et vous me demandez quand j'ai bu la dernière fois ? Vous êtes cinglé ! Il a écrit que j'étais tout à fait normal, mais que j'avais très soif...

Commentaire

Les policiers n'ont pas trouvé l'exploit aussi drôle. Ils ont placé Philippe Petit et sa bande en détention temporaire avant de porter contre eux des accusations d'intrusion et d'inconduite.

Philippe Petit

Le procureur général m'a offert un marché. Si j'acceptais de donner un petit spectacle, de jongler, par exemple, avec des oranges devant des enfants et quelques caméras de New York, l'Etat retirait



les accusations contre moi. J'ai accepté volontiers... J'ai redescendu les marches du Palais de justice. J'ai vu dans la foule une admiratrice. Elle m'a fait un sourire superbe et elle s'est avancée vers moi. Elle a passé un bras autour de mon cou et elle m'a dit amoureusement : « Philippe j'aimerais être la première personne à t'accueillir et à célébrer avec toi. Emmène-moi avec toi, je vais te suivre n'importe où ». J'ai abouti sur un lit d'eau dans un loft quelque part. J'y suis resté pendant un bref moment de plaisir charnel... Je sais que c'est dégoutant, mais je suis désolé c'était merveilleux également. Mes amis m'attendaient, tout comme Annie ma petite amie, je les trahissais tous... Je me souviens que je leur ai téléphoné. Je leur ai dit que je devais donner des entrevues et que je les verrai bientôt. J'ai vécu cette explosion de plaisir, disons-le franchement, et puis je suis retourné voir mes amis, totalement terrifié parce que je me sentais coupable...

Annie

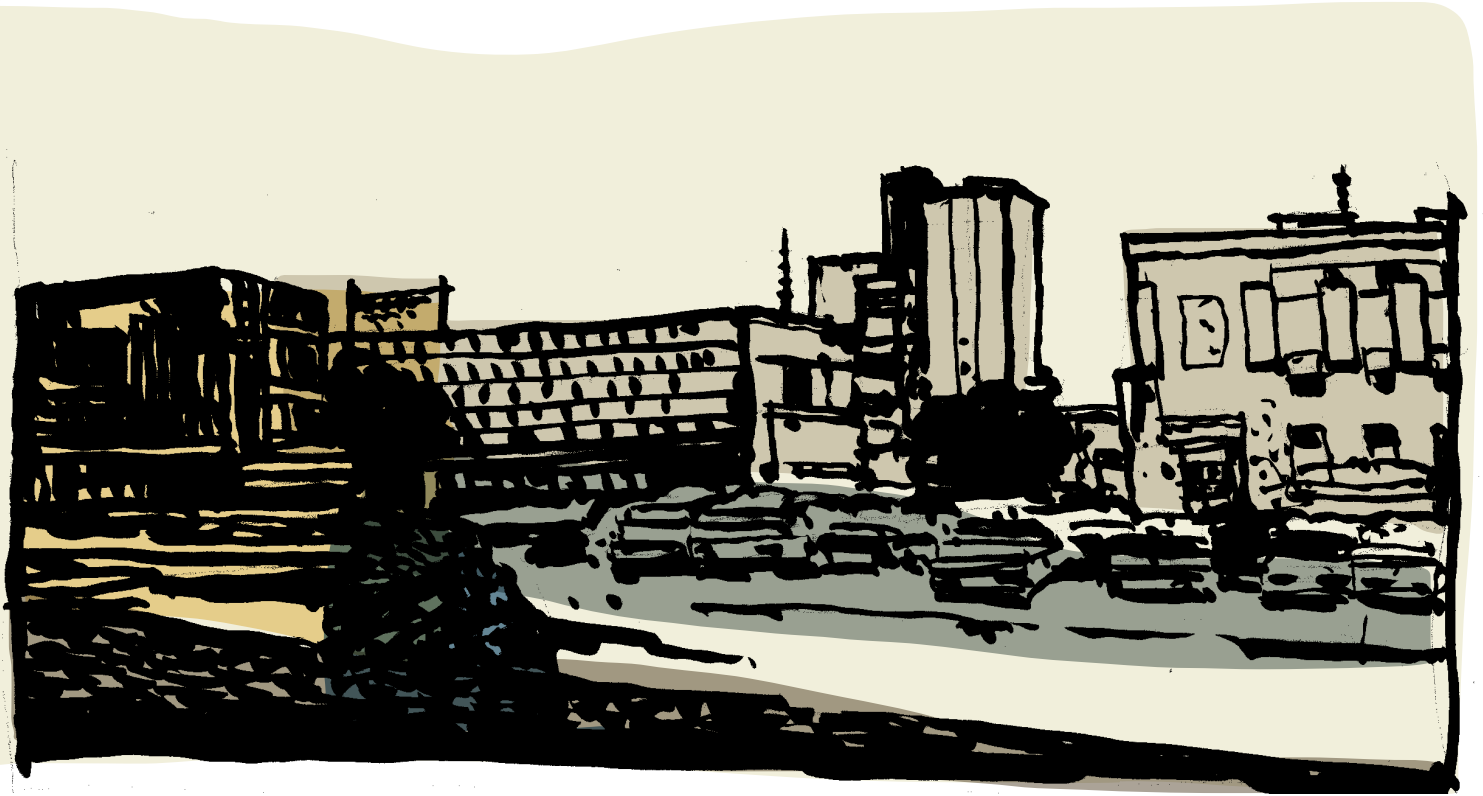
J'ai vu Philippe découvrir ce que c'est que la popularité... Être reconnu, être reconnu en plus, avec des signes d'amitié, avec des signes d'enthousiasme, avec des gens qui traversaient la rue pour venir lui dire : « quel cadeau vous nous avez fait, c'était tellement beau, c'était une bouffée d'air, merci, c'était extraordinaire ! » et je pense que, dans la tête de Philippe, beaucoup de choses changeaient.

Philippe Petit

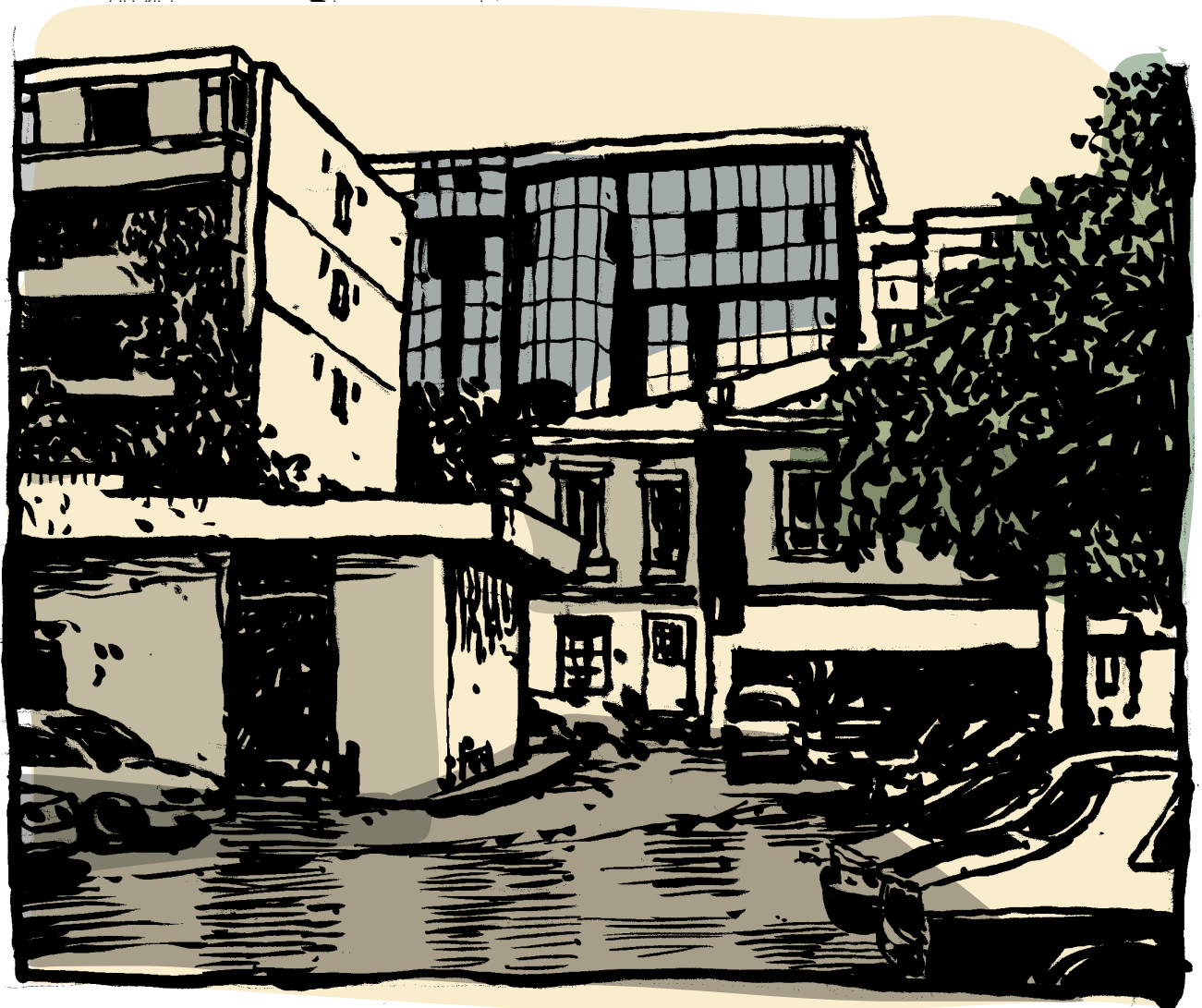
À mes yeux, il est évident qu'il faut vivre aux limites de la vie, il faut faire preuve d'un esprit de rébellion, il faut refuser de se plier à des règles, il faut refuser de se limiter à un succès et refuser de se répéter. Chaque jour chaque année chaque idée doit être un défi, c'est ainsi qu'on vit sa vie tel un funambule sur le fil.

*Extraits de "Man on Wire, Le funambule", documentaire sur l'exploit de Philippe Petit
Le Traité du funambulisme. Ed. Actes sud (1997).
Interview de Philippe Petit dans la Revue Imagik N° 32 et 33 de 2001.
L'art du Pickpocket, précis du vol à la tire. Ed. Actes sud (2006).*

Fuite Roumaine à Tulcea, delta du Danube...
arrivée en ville avec Chris Isaac, "speak to the devil"
je repars avec Iggy Pop et les Stooges...



multumesc, merci en roumain. leur langue
a un petit air de latin, espagnol, occitan
méditerranéen...

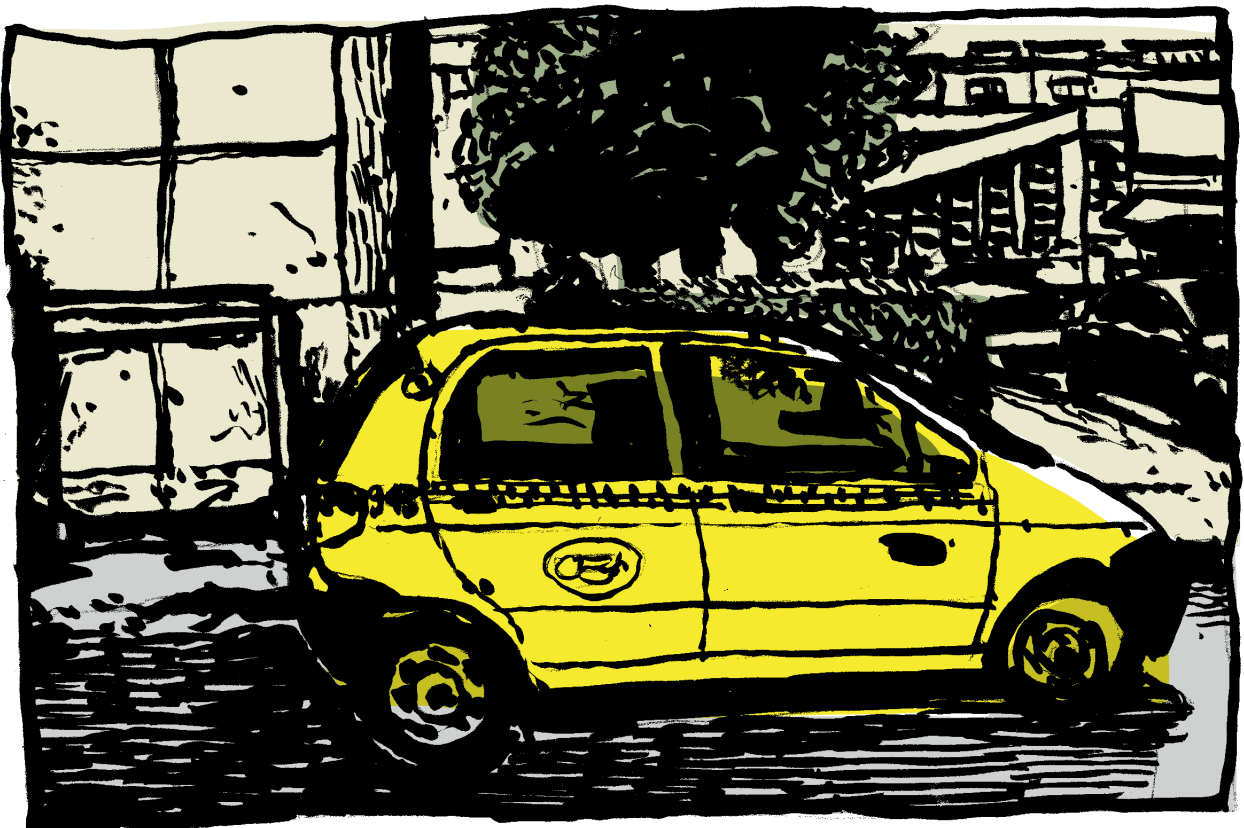




je ne connais pas le nom des rues...
la rue derrière c'est mon hôtel
et plus loin, le marché...

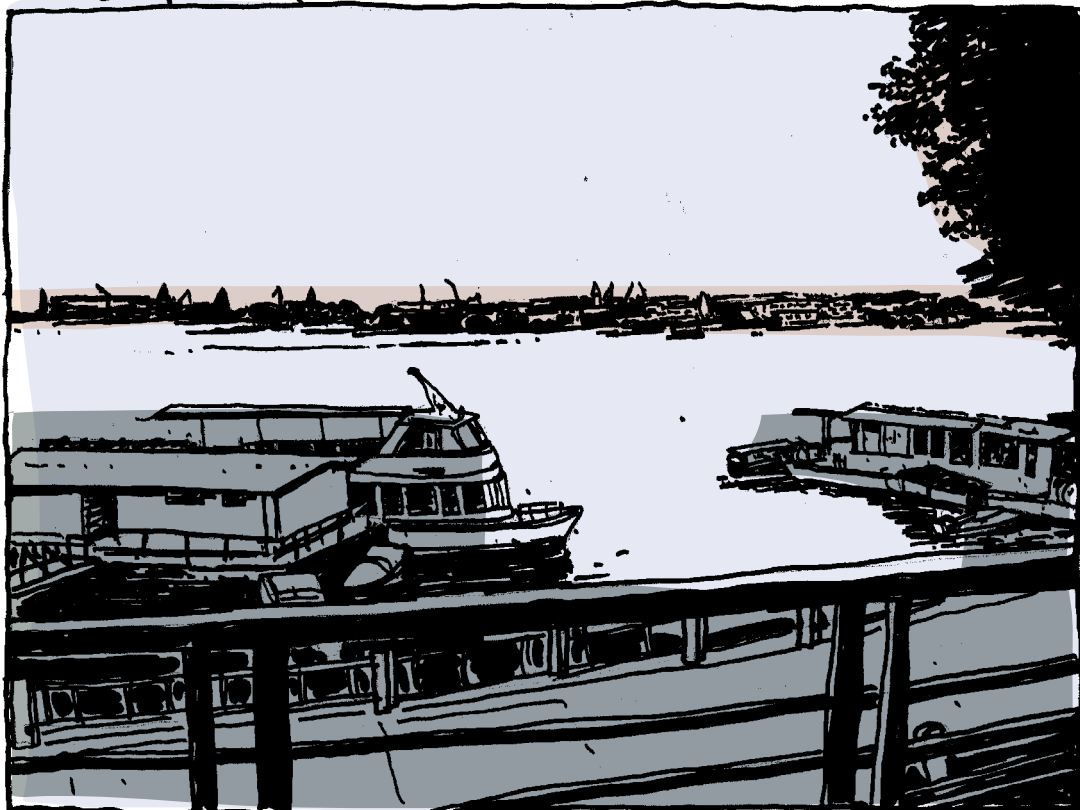


dans une petite rue un vieil homme
m'insulte en riant, il dit qu'il aime
parler français, ça lui manque de
dire merde... en français.





ciel gris du mois d'octobre ...
je ne pourrais pas naviguer sur le delta,
trop de pluie ...



MOTS D'AMOUR SUR LES MURS DE MARSEILLE (MAIS PAS QUE)





**L'HEURE EST VENUE
DE VOUS DIRE
BONJOUR**



**I LOVE
YOU**





**NE LE DIS
A PERSONNE**





**AMOUR À TOI QUE JE NE
CONNAIS PAS**



IL N'Y A PLUS D'ARBRE CONNARD

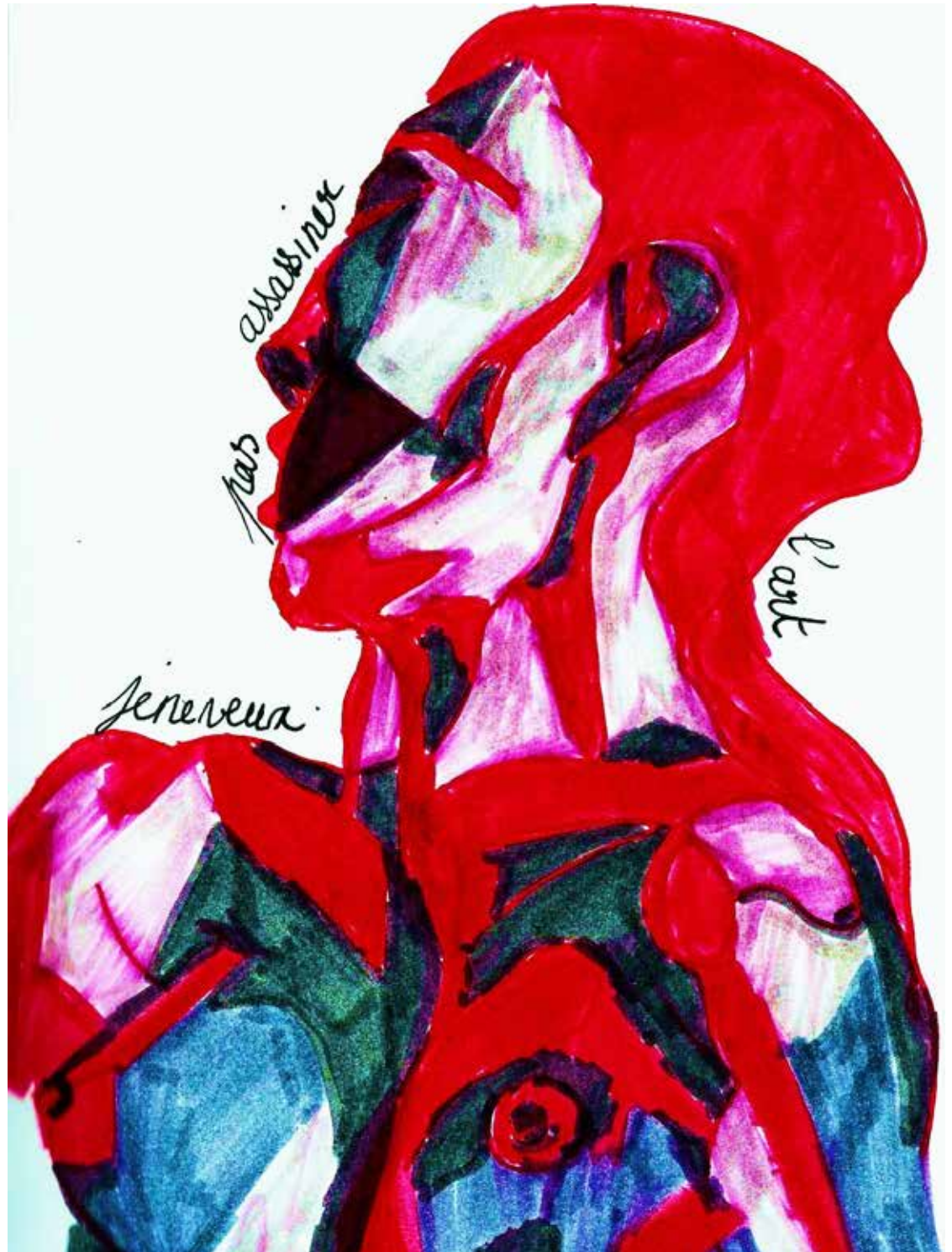






GOME

**SOUS LE CIEL
DE PARIS**





MES SOIRÉES PARISIENNES SONT DEVENUES TERNES

Que veux-tu?
Mes soirées parisiennes
Sont devenues ternes.

A défaut de jouer
Avec les cons
Faudrait
me poser
Au bar
Me boire et me fumer.

Les yeux
Embués
par les volutes
de deux ou trois
Affamés.

L'âge
est passé
Les yeux restent fermés
Pour ne pas voir
L'amputation acquise

Sentimentale

La prochaine fois
Je panserai la blessure
A poil directement

Que veux-tu?
Mes soirées parisiennes
sont devenues ternes.

Mais je suis
Encore debout.

Quand Pablo est parti, j'ai eu le cœur en mille morceaux. Je n'étais plus moi. Je suis sortie. J'ai parcouru la ville. Je voulais voir tous les recoins qu'on avait vécus ensemble. Ensemble c'était tout. Et maintenant je n'étais plus rien. Je suis allée sur le quai de Valmy. Je me suis assise face à la seine. J'aime bien les coins d'eau à Paris. Cela me fait penser à la mer. Et moi, j'aime bien la mer. Et puis j'ai regardé le ciel ; les tours au loin. J'ai souri et j'ai parlé tout haut :

«-J'ai le vendeur de poulets du 10e arrondissement qui veut me marier. J'ai l'air angoissante comme ça mais je peux être super rigolote.

Puis t'as les très rigolos qui sont super angoissants en fait.

Et bizarrement Paris m'a répondu.

- Oh tu sais le le ridicule ne tue pas qu'elle m'a bégayé.

- Ben c'est bien dommage !

- Ce qui compte c'est la foi. Le reste n'est que merde et illusion.

- Moi aussi j'veux un mari!" je lui ai avoué.

Alors elle a rigolé :

«- Quand tout t'émmerde, t'as envie de regarder pour de vrai. Pas vrai ?

- Tu sais je suis pas si débile. Je suis chercheuse. Enfin je crois. Je ne sais plus trop. Je me suis crue chercheuse puis artiste. Finalement je crois bien que je finirai moine.

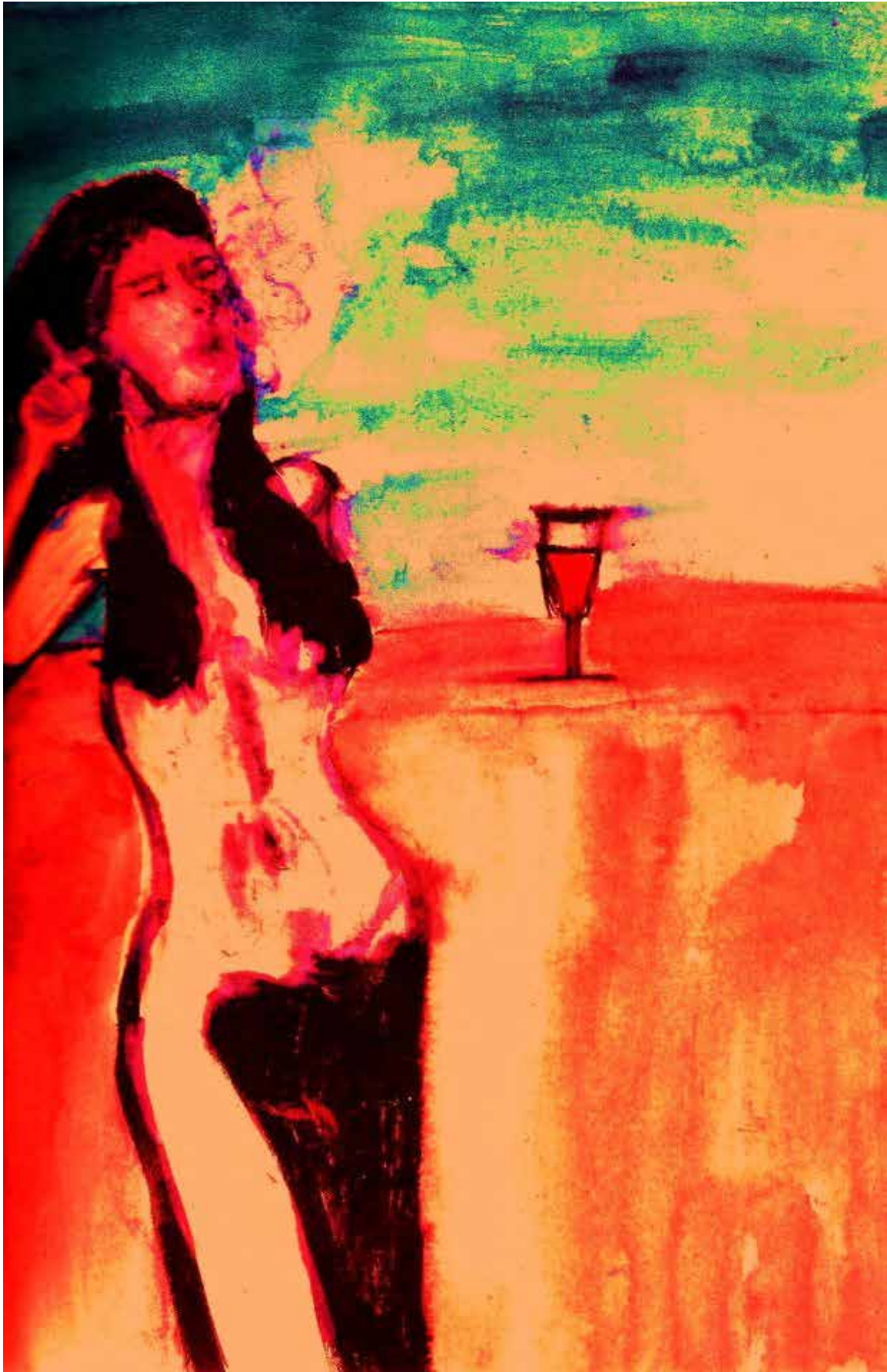
Elle a pris une voix langoureuse, la seine faisait des petits clapotis. A cause du vent. J'aime bien le vent :

«- Il n y a plus rien à écrire face à un public qui ne veut plus rien entendre. L'époque de l'emballage du corps dans des filets de pêche. Pas mieux qu'un rôti de veau.

Elle a ri. Alors moi aussi, j'ai ri. Elle m'a fait rire. A coté y'avait un saxophoniste qui s'est posé. Alors j'ai pensé que Paris, elle avait de la chance malgré tout. Il a commencé à jouer. La musique en fond me faisait du bien.

«- C'est pas le nudisme ni la quête de l'intimité qui me gêne, j'ai dit. C'est cette volonté d'exister par le corps uniquement. Cet assassinat qu'on me fait. Cet éloge du néant qui est un appel direct à l'éphémère, à la mort, au pessimisme, à la perte de quelque chose d'humain. Il est difficile de voir une quelconque authenticité quand le médium n'est qu'une excuse à un but imprécis. L'art tel qu'il se présente.

- La liberté c'est la force que tu déploies face à l'indifférence générale. Regarde-moi. M'as-tu seulement bien regardé? Tu veux m'écrire? Et bien regarde. Regarde comment les gens me salissent. Comment ils me salopent de leurs mégots, de leurs sueurs, de leurs larmes, de leurs rires, de leurs vomis, de leurs urines, de leurs merdes. De leurs spermes et de leurs foutres, parfois. Mais le cœur, l'historique est là. Mon âme est inaltérable. On continuera à parler de moi dans un siècle et à des milliers de kilomètres de moi. Je suis inaltérable. Quoiqu'il m'arrive. Mon asphalte elle est chaude et usée, mais elle ne mourra jamais. Petite, je n'ai pas la mer pour moi, mais les gens rêvent de moi.



- Putain, mais moi je suis toujours à me demander : ils ont quoi les gens à la place du cœur ? Eddie , elle dit qu'ils ont des bites. Moi je crois qu'elle a raison. C'est vrai. Les hommes, mais aussi les femmes. C'est provoquant ce que je dis n'est-ce pas ?

- La provoque c'est ce dont on t'accuse quand t'as un angle de vision différent par rapport à un groupe. Une manière de te pousser à te taire. Regarde, moi je suis silencieuse, mais je parle encore.

- Oui tu me parles. Et ça c'est pas normal. Une ville, ça ne parle pas. Je suis folle. Tout le monde le dit. Ou une originale.

- Une fille qui dessine.

C'est pas parce que tu dessines que tu es artiste. Toutes ces insultes ! T'en as pas marre à force ? La folie apparaît lorsque tu es devenu(e) incapable de te contenter du superficiel. Quant à l'art, c'est quelque chose qui vous dépasse au-delà de toutes les aliénations mentales qu'elles soient pathologiques ou non , du reste. Je sais de quoi je parle. Ils m'ont pas mal investi, les artistes.

- Ah oui alors. Ils devaient t'ennuyer. Je devrais me taire. Arrêter de te parler.

- Se taire c'est aussi consentir. En d'autres termes le silence c'est aussi de la merde.

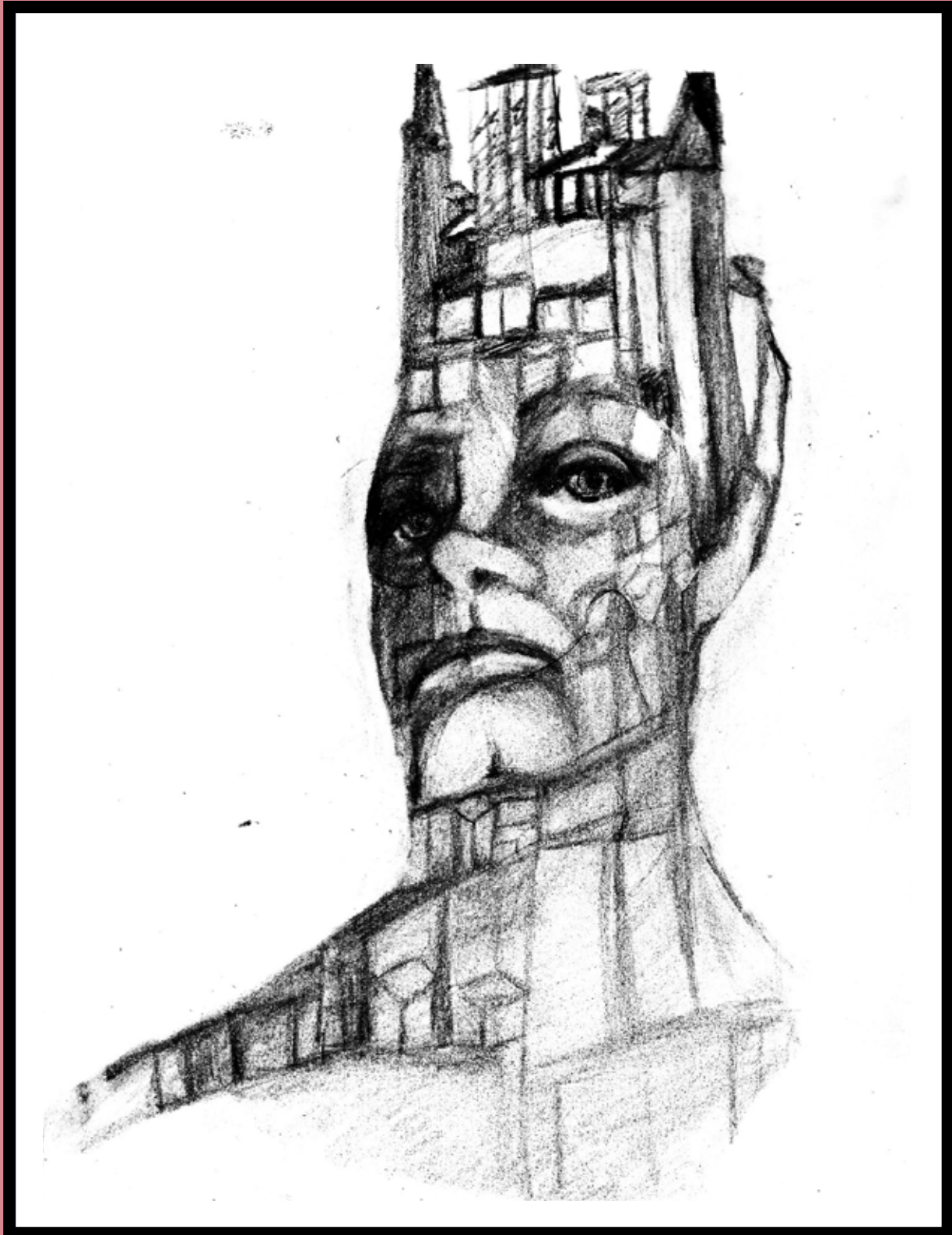
- Tu sais, j'allais beaucoup mieux quand je n'étais qu'à l'état embryonnaire. Ça s'est compliqué quand les feuillets ont commencé à s'agiter en crête neurale, à se transformer en yeux puis en cerveau. Déjà quand t'es à ce stade larvaire et que t'as commencé à te chopper quelques organes, faut commencer à t'adapter à ton milieu. Faut faire corps. Sinon, tu crèves.

- Tu t'ennuies, alors tu deviens prétentieuse.

- Peut-être, mais tu me parles. Je te trouve bien sage Paris. Trop même. Tu as bien changé. Je dois partir. Au revoir Paris.

- Oh tu peux partir, je sais déjà que tu reviendras. Sage, je l'ai toujours été petite. À tout à l'heure."

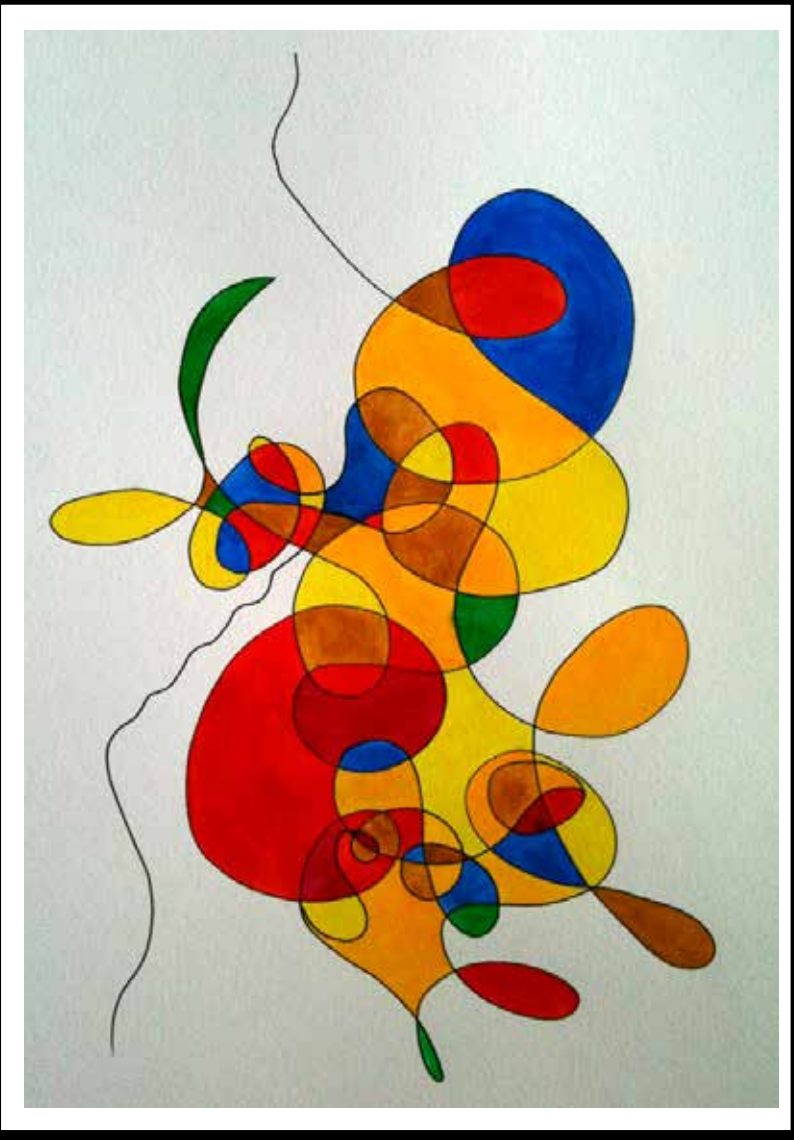
Je me suis levée et j'étais au bord du canal. C'est alors que j'ai entendu le saxophoniste et ses dernières notes qui s'éparpillaient partout sous le manteau bleu-nuit de Paris.



SUR LES MURS DE LA VILLE



GRAFFITIS





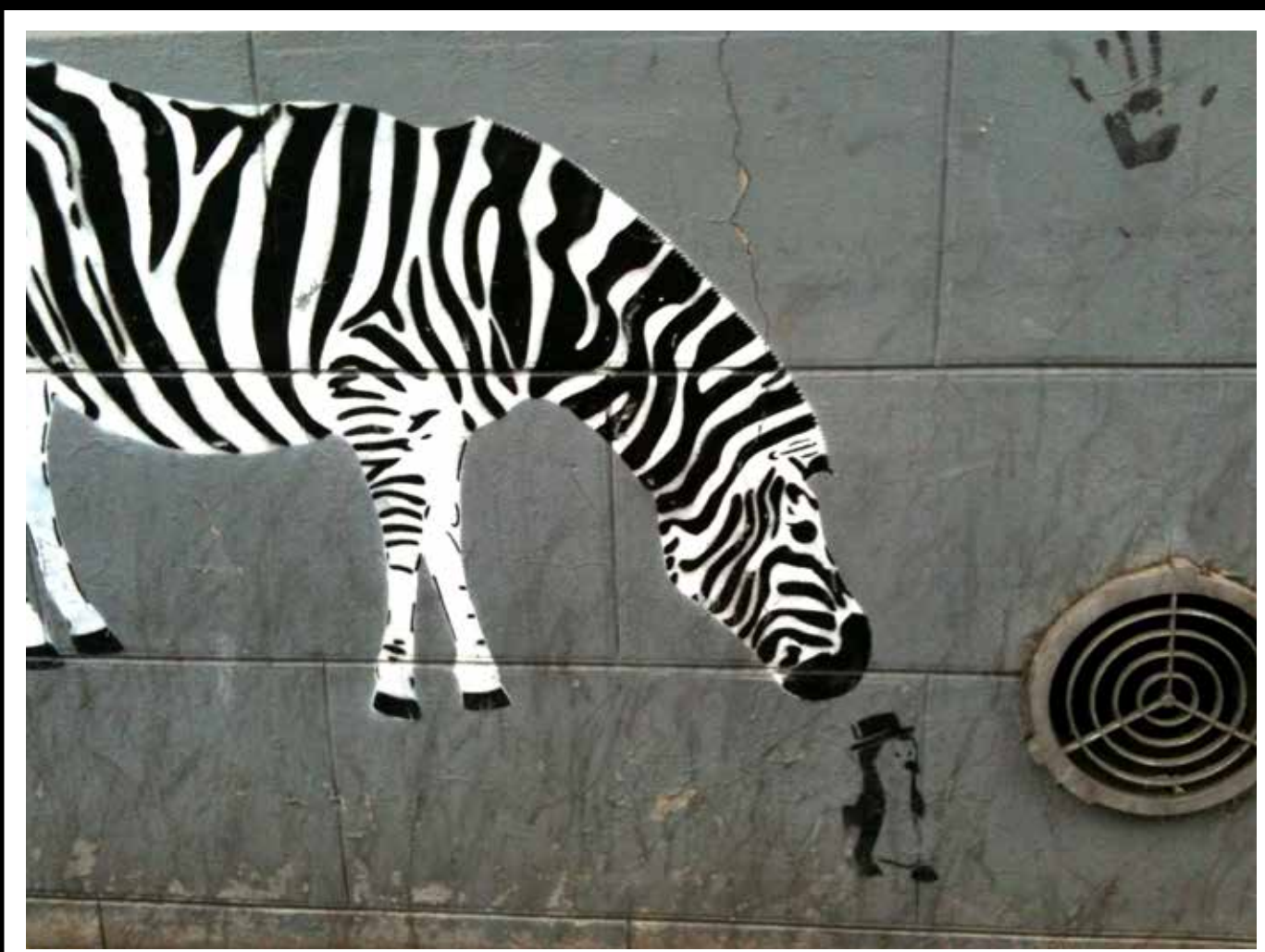
SUR LES MURS DE LA VILLE





GRAFITTI





GRAFITTIS

SUR LES MURS DE LA VILLE

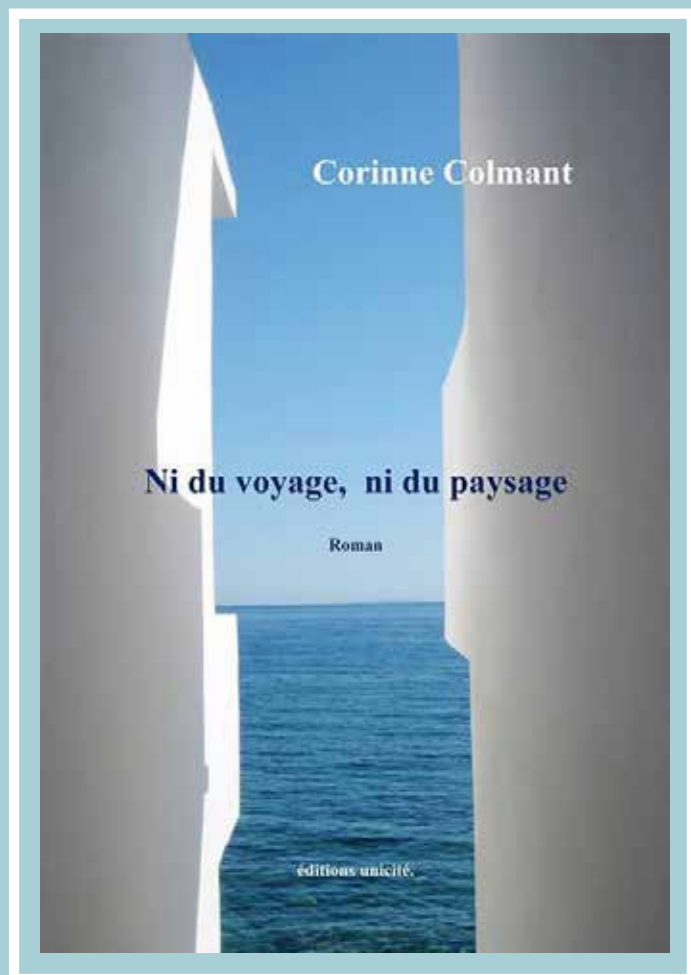




#LIVRE

CORINNE COLMANT

Copyright éditions unicity 3e trimestre 2013
ISBN 978-2-919232-58-1 [Extrait]



PROLOGUE

Perchée à plus de cent mètres de haut, la villa Les Cormorans était posée sur une grande dalle circulaire, arrimée à la falaise par un pilier de béton qui s'enfonçait à trente mètres de profondeur. Le vent s'y engouffrait dans un formidable hululement, et le ressac portait par en dessous ses coups de boutoir qui faisaient vibrer la villa comme un tremblement de terre programmé toutes les vingt secondes.

L'architecte avait voulu donner à la maison l'aspect d'un navire : une passerelle métallique reliait le jardin à la cuisine éclairée par deux grands hublots ; un escalier en colimaçon, pourvu d'un garde-corps bastingage, menait au salon. De la véranda qui s'avancé en proue, on avait une vue exceptionnelle sur l'océan où les mouettes tournoyaient dans les bourrasques. Tout en bas, encastrée dans les falaises, une énorme plateforme de béton recouvrait les galets.

Installées dans la véranda, Gertrude et la baronne avaient posé leur livre : le spectacle était grandiose. Les déferlantes cognaient les falaises en formant un mur d'eau sans cesse reconstruit, et lançaient des paquets de mer sur les baies vitrées. Tout en bas, sur la plage, des vagues immenses mordaient la digue, et déployaient leurs langues d'écume jusqu'à l'entrée de la valleuse.

Juillet • Août 2014
Laboratoire
de recherches
créatives

Les deux femmes observaient la plage, où une scène insolite retenait leur attention. Un grand chien noir folâtrait dans les paquets de mousse charriés par le vent, et disparut soudain. Surgit alors un homme jeune, dégingandé, avec une casquette et un blouson rouge gonflé par les rafales. Il se pencha sur la digue où le chien tentait de se hisser, mais ils furent cueillis par un rouleau qui, telle la paume d'une main, les fit voler tous deux vers le large.

La baronne vit une femme sur la plate-forme, avec un enfant dans les bras, suivie d'un homme aux cheveux longs, plutôt massif. Une voiture remonta vers le village. La plage s'était maintenant peuplée d'un surfeur et de quelques badauds. Au large, la baronne aperçut une tête et deux bras dressés dans les vagues. Une foule entourait l'homme aux cheveux longs, maintenant enveloppé d'une couverture. La femme et l'enfant grimpaient dans le fourgon de la gendarmerie. La baronne se replongea dans sa lecture.

– C'est Ève, notre petite voisine qui habite la villa des Oiseaux ! s'exclama Gertrude, avec une pointe d'amertume, en descendant à la cuisine.

La baronne soupira : la veille, elle avait invité Ève à prendre le thé. Elle était venue, flanquée de son drôle de type à casquette avec son immonde doberman dont les crocs semaient la terreur dans le raidillon, flanquée aussi de sa molasse de frère aux cheveux gras, un certain Basile !

Si dévouée... mais si prévisible ! Gertrude remontait l'escalier, le souffle rauque et le pas lourd. Comme d'habitude, les tasses s'entrechoquaient sur le plateau, et le thé se répandait sur ses gâteaux préférés, des spéculoos à la cannelle. La stature osseuse de la baronne, dont les cheveux d'ébène, coupés courts, rehaussaient la pâleur du teint, contrastait avec les rondeurs de sa compagne au visage cuivré par le Porto. Cette invitation avait été un vrai fiasco ! La baronne en gardait pourtant la sensation fugace, mais poignante, que la petite Ève avait été troublée par son regard pénétrant, à tel point qu'elle en avait brisé une tasse en porcelaine, et s'était enfuie en rougissant...

La baronne revint à son livre. Un courant d'air avait tourné la page.

10. L'AUBERGE CRÉTOISE

Disjointes par le courant, les écailles du poisson se raclent à l'obscurité.

Le récit s'arrêtait là. Maintenant, Kurt n'avait plus qu'à se mettre au travail. Il avait emprunté l'échelle télescopique de Gustave qui était sorti désintoxiqué de l'hôpital, et qui distribuait maintenant le courrier avec zèle. Kurt avait vaincu son vertige et exploré les combles : la villa des Oiseaux, avec ses courants d'air et son grenier encombré d'objets rapportés de voyages, ressemblait au manuscrit. Il suffisait de se servir.

Que faisait-elle, à ce moment précis ? Kurt l'imagina couchée, rêvant de lui en caressant le chat, ses yeux émeraude entrouverts, comme une lézarde sur l'infini. Écrivait-elle la suite ? Racontait-elle ses extases ?

Quand Kurt surgit de ses pensées voluptueuses, il fut pétrifié : le jardin avait été dévasté par la tempête, et le chêne, qui, jusque-là, ombrageait la pelouse, gisait déraciné. On pouvait s'estimer heureux : sa chute avait épargné la maison ! Kurt se sentit comme un pilleur de tombes arrachant les dents en or d'une amie chère pour faire tourner son petit commerce, illicite mais juteux ! Il ferait d'Ève un personnage savoureux, et la plus constante des proies qui se prendrait aux filets de son héros. Bécassine un peu niaise, elle endurerait avec ferveur les pires exactions de ce mâle cynique qui l'abîmerait avec entrain. Le bouquin de Maturin inspirait Kurt, tout simplement. Le héros serait, comme Melmoth – et comme lui-même ! – un juif errant exerçant une séduction diabolique sur une oie blanche qui ressemblerait à Immalie, l'héroïne du livre. Cela commençait à prendre forme.

Un jour, il reçut enfin, par la poste, son fusil pneumatique, une merveille de puissance de tir. Depuis peu, le corps secoué de tremblements, Kurt mourait de froid. Il partirait se réchauffer au soleil de la Crête, et partagerait son temps entre la chasse sous-marine et l'écriture. Il loua une chambre dans une taverne isolée, encastrée dans les montagnes abruptes. On y accédait en barque. De la fenêtre aux volets bleus, il admira les rochers blancs qui se jetaient dans l'eau émeraude, pétillante de sources subaquatiques. Les pieuvres y déployaient leurs tentacules, d'énormes tortues de mer y virevoltaient dans des ballets fascinants.

Il réussit à donner à son héroïne toutes les couleurs de la passion qui manquaient singulièrement aux écrits d'Ève, dont la pudeur confinait au déni ! La finesse avec laquelle Kurt la coucha sur le papier égaya sa solitude.

Un matin, glacé jusqu'aux os, Kurt mit sa combinaison de plongée et sauta du ponton dans l'eau transparente que le soleil n'avait pas réchauffée. Il gagna le milieu de la baie où il s'épuisa jusqu'au soir en de longues apnées immobiles, assis dans une excavation sous-marine. Un banc de jeunes bars passa à grande vitesse en semant la terreur chez les petits poissons. Soudain, l'ombre de ses ailes ondula sur le fond rocheux, Kurt leva la tête : la raie mesurait bien deux mètres d'envergure, sa danse était majestueuse. En prenant un temps qui lui sembla une éternité, il arma son arbalète.

Comme si elle avait décidé de mettre un terme à une errance qui avait duré trop longtemps, la raie ne fit rien pour se soustraire à la flèche, et Kurt abaissa son arme. Non ! Il n'assassinerait pas tant de beauté, ni elle, ni le vieux mérrou pensif dont la lippe proéminente le narguait, quand Kurt passait devant le trou

où il demeurerait, à la pointe du cap. Kurt ne serait plus qu'un observateur silencieux, amoureux des grands fonds, il en oublia le froid. La raie s'éloigna, et il attendit en vain son retour.

À l'auberge, le menu proposait des petits sars grillés. Kurt s'en régala souvent, mais il décida de se coucher sans dîner. Ce soir-là, il vérifia son matériel de plongée et son fusil pneumatique tout neuf, qui ne servirait plus jamais à exterminer les poissons ! Il l'arma, visa le miroir, et se mit au garde-à-vous dans un ultime salut. La crosse frappa violemment le sol et le coup partit.

Dans la glace, il vit le trident transpercer sa gorge et le sang jaillir comme un geyser, dans une longue traînée rouge qui macula le mur blanc et éclaboussa les volets bleus. Un chien gémit au crépuscule, les clochettes des chèvres tintinnabulaient dans la montagne, Kurt ferma les yeux.

Corinne Colmant

LETTRE DE ROBERT ABIRACHED

Je vous remercie, chère Corinne, de m'avoir adressé votre roman. Je l'ai lu avec un mélange de curiosité, d'étonnement et de plaisir, comme on va à la recherche d'une ombre qu'on a entrevue d'abord et qui prend corps d'image en souvenir: absente, présente et de nouveau dérobée. La surprise que vous nous offrez consiste à nous mettre au cœur d'un kaléidoscope où naissent, s'annulent, reviennent et se croisent, en une sarabande de plans mobiles, des éclats de réalité, pour approcher une vie qui, elle-même, virevolte et s'échappe sans fin.

Votre lecteur, décontenancé d'abord, peut ainsi saisir au plus près E., entourée de ses comparses, qui sont aussi ses satellites, en sautant d'un lieu à l'autre, d'un temps indéfiniment conjugué à des concrétions soudaines, et cela fait une drôle d'histoire, dont il devient difficile de se déprendre.

Bravo pour ce début romanesque, tout en couleurs éclatées sur des surfaces virevoltantes, qui fait miroiter ensemble un paysage et son envers, une réalité et son double, une vie qui, inlassablement, s'efface et se recompose.

À vous,
Robert Abirached

PROMENADE EN VILLE





L'ENVIREMENT DE REFAIRE LE MONDE AU BISTROT







SUR LES MURS DE LA VILLE





**SUR LES MURS
DE LA VILLE**







CHEMINS DE TRAVERSE





**SUR
LA VOIE**





